

Gaston CALMETTE

Directeur-Gérant

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)

POUR LA PUBLICITÉ

S'adresser, 26, RUE DROUOT
à l'HOTEL du « FIGARO »

ET POUR LES ANNONCES ET RÉCLAMES

Chez MM. LAGRANGE, CERF & C^{ie}
8, place de la Bourse

SOMMAIRE

En Hollande : ANNA RODENBACH.
Un inquietant spectacle : CASSANDRE.
M. Falières au Salon : CH. DAUZATS.
L'héritière de Hollande : RAYMOND RECOULY.
— La Haye en fête.
Un exemple : EM. BERR.
Le Monde religieux : La nomination de l'évêque de Marseille : JULIEN DE NARFON.
Journaux et Revues : ANDRÉ BEAUNIER.
A Billancourt : Un sabotage à la dynamite.
L'agitation syndicaliste : Le premier mai.
L'agitation postale : Vers la grève : J. D.
Les Concerts : ROBERT BRUSSEL.
Les Salons de 1909 : Société des Artistes français : ARSÈNE ALEXANDRE.

En Hollande

Leve de koning! tel est le cri qui doit se mêler le plus aux acclamations dont la Hollande retentit en ce moment, car la reine Wilhelmine vient d'accomplir son devoir suprême de femme et de souveraine. Aujourd'hui tout l'espoir de son peuple vagit dans un berceau. Une Princesse est née.

L'ancien dicton *Enfants tourmens*, que le vieux poète Cals traduisait *Kinderen Hindren*, n'était pas entendu à la Cour des Pays-Bas dans son acception familière et habituelle. L'absence d'héritier ne devait-elle pas plutôt l'embarasser?... Et déjà l'on appréhendait qu'un jour, dans la tour d'Utrecht, la cloche scélératesse — laquelle ne sonne que pour la mort des rois — n'annonçât au monde une dynastie éteinte, un trône vide...

Cette éventualité, qui pour être lointaine n'en était pas moins à prévoir, ne se produira pas, car l'événement heureux qui vient consolider la couronne des Orange-Nassau ne restera pas vraisemblablement isolé. Désormais le loyalisme des Hollandais n'a plus à redouter que l'un ou l'autre prince allemand de la branche maternelle ne puisse, dans l'avenir, arguer de ses droits successoraux pour revendiquer, le cas échéant, un sceptre en litige. Et sans vouloir toucher à la politique, faite ici d'ailleurs avec une compétence telle qu'elle nous est une raison péremptoire de nous en abstenir, on nous permettra de supposer que l'indépendance des Pays-Bas, dans cette conjoncture, eût couru quelque risque... Mais rentrons dans notre sujet.

Lorsqu'une effigie enfantine propagée par les pièces de monnaie néerlandaises fit de la princesse Wilhelmine la souveraine idéale de cette patrie des tulipes, des moulins, des bateaux, de ce pays plein de canaux miniatures et de mai-sons pareilles à de grands jouets amarrés, tout en devenant la Reine, elle demeura la fille adorée de son peuple. N'était-elle pas venue en une heure tardive où l'âme conservatrice de la Hollande s'alarmait?... On citait ses paroles d'enfant... des anecdotes. Parmi celles-ci beaucoup semblaient avoir déjà servi ailleurs et n'offraient ainsi d'autre intérêt que celui de montrer l'imagination populaire vivant un peu partout de redites et de recommencements. Il en est une cependant d'apparence authentique. Lorsqu'elle était petite, la Reine aimait à tracer la carte de ses Etats. Pour ses colonies, elle apportait de la minutie, de la précision, une admirable application; mais aussitôt rentrée dans son royaume plus exigu, la royale écôlière, donnant libre cours à son imagination, ne connaissait plus de frontières. C'est ainsi qu'entre la Hollande et l'Angleterre se superposait plus qu'un détroit et que les îles de la Frise, vagues, s'aventuraient au nord pour empourprer, peut-être, leurs horizons plus facilement et plus souvent encore des aurores boréales. Ce rêve d'une plus grande Néerlande n'est pas fait, on le voit, au détriment des contrées voisines; il ne prétend se réaliser qu'aux dépens de la grande ennemie maritime, toujours proche, toujours menaçante... Mais ce jeu d'enfant n'extériorise-t-il pas le songe opiniâtre de tout un peuple, d'un pays quotidiennement obligé de se reconquérir?... Si à l'aide de millions de fascines, il a construit des digues solides là où l'absence de dunes livre les côtes aux assauts des marées, il ne peut cependant épiétre sur la mer. Alors il poursuit à l'intérieur son désir de conquête pacifique. Par l'assèchement de tels canaux inutiles, de marécages, on a repris déjà des milliers d'hectares de polders. Ces terres meubles faites d'alluvions séculaires deviennent vierges richesses d'agriculture, d'autant mieux entretenus qu'ils furent difficiles à récupérer. Dans son inculture, la rigueur des hivers se fait aussi l'instigatrice et même la collaboratrice — instable, il est vrai — de ces projets d'agrandissement. Car sur les lacs, les marais solidifiés par la glace elle rend immédiats, le patinage aidant, des voisinages que l'eau recule et rétablit des communications périodiques que chaque printemps vient diluer. En dérivant le sol du poids de ses eaux, qui, tout en le parant, l'affaisse, peut-être arrivera-t-on, à force de labeur obstiné, à effectuer une entreprise d'apparence chimérique aujourd'hui : la reprise de cette *Noord-Holland* et de cette *Vriesland* englouties qu'est aujourd'hui le *Zuyderzee*.

C'est de bonne heure que la princesse Wilhelmine dut apprendre à régner. Elle fut confiée à des maîtres éminents. Les études, de ce fait, furent très approfondies. Mais, douée d'une intelligence

remarquable, elle dépassa tous les espoirs. C'est pourquoi il lui fut facile, à présent, d'exercer le pouvoir suprême aussi bien que le meilleur des rois, car rien dans les affaires de ses Etats ne lui est étranger.

Outre le patinage national, son enfance fut sportive. Quand autour du château de Loo ou dans le merveilleux bois de La Haye, ou encore sur la délicieuse route de Scheveningue, passaient, rapides, des bicyclettes, des silhouettes féminines, on se disait : « La voici ! » Mais personne n'eût voulu troubler, même par des acclamations, les récréations, en somme, d'une jeune fille. Cependant un jour le Conseil des ministres s'assembla : là il fut décidé non pas d'interdire, mais de déconseiller ce sport comme étant incompatible avec une effective majesté royale. C'est ainsi que Wilhelmine des Pays-Bas connut pour la première fois le poids de sa couronne.

La jeune Reine rappelle physiquement le roi Guillaume, son père. En ceci elle suit une loi humaine et presque générale qui donne aux garçons le visage de leur mère, tandis qu'elle ramène chez les filles les traits paternels féminisés. Ce châtiment mystérieusement alterné de la ressemblance fournit un argument dont le féminisme pourrait faire état. Nous ajoutons aussi que Michélet s'en est ingénieusement servi, si cet éminent écrivain n'en avait tiré une conséquence un peu trop sectaire. Ensuite l'hérédité n'est pas limitée à ce seul phénomène; elle a des causes lointaines, plus profondes d'être inconnues. Mais ici, la ressemblance ne s'arrête pas à l'apparence, car chez la jeune princesse se manifestèrent de suite la droiture, la chevalerie, la générosité paternelles, et plus tard une volonté réfléchie capable de s'individualiser sans léser, toutefois, les intérêts de son pays.

Si rien chez elle n'empruntait de la grâce accueillante de son auguste mère, ses actes sont empreints d'une autre grâce, d'une autre bienveillance, plus nationale, plus héréditaires. Elle n'est pas sortie de l'ombre illustre et taciturne qui veille sur son nom.

Ses dix-huit ans révolus, Wilhelmine couronnée dut décider elle-même, en reine, du bonheur de sa vie; mais elle ne semblait apporter, malgré les conseils de son entourage, le désir impatient de son peuple, de nombreux prétendants, les intérêts dynastiques, aucun empressement à prendre cette décision.

Accompagnée par la Reine mère, elle fit un voyage en Allemagne. Parmi les princes dignes d'aspirer à sa main, et dont à dessein on l'avait entourée, il s'en trouvait un qu'en haut lieu on désirait plus particulièrement lui voir agréer. Elle en décida autrement, car la prince-consort n'est pas celui qu'alors on lui destinait. Donc le prince Henri de Mecklenbourg-Schwerin est l'époux de son choix.

L'habitude du pouvoir n'altère en rien son charme et sa sensibilité de femme. C'est ainsi qu'elle fit naguère, dans une heure royale et généreuse, un geste hospitalier qu'aucune puissance n'eût alors voulu esquiver, que nulle diplomatie n'autorisait et que lui permit le rayonnement de ses vingt ans et sa pitié féminine... N'est-ce pas en Hollande que le Président Krüger trouva un dernier asile?... Toutefois, quand l'exilé volontaire vint dans sa patrie ancestrale il ne put s'y faire comprendre. Le néerlandais rapporté par lui était-il d'une origine palotaise qu'aggravaient encore des corruptions successives?... ou la langue des Pays-Bas avait-elle considérablement évolué?... Négligeant ces conjectures, le vieux Boer prit un interprète, lequel ne fut autre qu'un Hollandais très parisien, M. Van Hamel, ancien élève de Gaston Paris et professeur de littérature française et de philologie à l'université de Groningue.

Quiconque a visité la Hollande en connaît la Reine. On peut la voir souvent sur le Dam, dans la *Kalebasstraat*, quand ses voyages protocolaires lui font quitter « la Résidence » pour se rendre dans sa capitale. C'est La Haye toutefois qu'elle paraît préférer. Il n'est pas, d'ailleurs, de ville plus sympathique, d'une grandeur plus réservée. Son allure est tellement diplomatique qu'elle semble appeler depuis toujours et de tous ses vœux les conférences de la Paix. Cependant, malgré les écrans bleutés placés aux fenêtres de toutes les demeures, malgré les « espions » indicateurs d'une vie qui volontairement cherche à se dérober, la qualité du luxe intérieur et dissimulé se fait pressentir dans la beauté silencieuse de certains jardins, les uns pleins d'arbres rares, de curiosités végétales et tropicales, les autres remplis de plantes, d'arbustes qu'une culture savante pousse à un développement inattendu : des fleurs déformées ou embellies jusqu'à l'anomalie... Il y a entre autres des fuchsias hybrides dont la robustesse ne s'obtient que là-bas.

Quoique la Néerlande soit d'une homogénéité parfaite, elle multiplie ses aspects. Qui n'a admiré les musées dans la patrie de Rembrandt?... Qui n'a apprécié cet esprit national fait de songe et de bon sens flegmatique, de sagesse générale et d'art personnel du pays de Vondel et de Cats?... On voit dans le grand port éparpillé de Rotterdam les grands navires aux odeurs de tabac, de vanille et de thé débarquer leurs cargaisons parfumées, le café de Java, le poivre, le gingembre de Sumatra, les animaux prisonniers venus des îles de la Sonde, et quelquefois aussi des oiseaux bariolés plus éclatants sous un ciel gris cendré de soleil avare...

Il est encore d'autres heures délicieuses à saisir. Quand le printemps déroule brusquement la floraison-rapide des tulipes, des jacinthes entre Leyde et Harlem, pour aider à l'accroissement bulbeux des plantes les fleurs sont sa-

crifiées. Alors cette moisson multicolore est jetée dans les canaux et s'en va fleurir ainsi la dérive de leurs eaux ramifiées : offrande faite annuellement à l'élément liquide repoussé à l'espoir du prochain hiver entrevu... aux dieux Prodromes... Et voici qu'au gré de souvenirs épars réapparaissent en notre mémoire telles plages oubliées, sans âge, blanches de mouettes, quelque passage de cigognes attardé autour d'un clocher, certains soirs safranés illuminant les bruyères noires et les landes de la Drenthe... Voici encore que, dans le passé, chantent les voix liturgiques des séminaristes psalmodiant, en l'église crépusculaire du séminaire de Roduc, les messes paroissiales et dominicales d'une année de notre jeunesse...

Pour bien connaître la Hollande il faut la voir pendant l'hiver, pendant certains hivers où le gel fige toutes les eaux : fleuves, canaux, lacs, mers intérieures, en une vaste plaine d'argent bleui sur laquelle on pourrait patiner, soit sous un soleil rose, soit dans une lumière d'éclair, jusqu'au delà des horizons sans s'arrêter...

Parfois un traineau peinturluré, fendant l'air vif de sa proue en col de cygne doré, jette une note brève et colorée dans la grisaille infinie du décor. Mais bientôt le traineau, les juments sombres, les clochettes, tout l'équipage va rejoindre le troupeau moutonneux des brumes au loin...

Dans les centres populeux, tout le monde est sur la glace ; il est curieux d'observer les factours, les laitiers, des gens de différents métiers vaquant à leurs affaires en patinant.

Tout se tient, tout ici est adapté au climat et empreint d'un exotisme qui n'offre pas des contrées plus éloignées. Aussitôt qu'on arrive à Dordrecht, on croit entrer dans une autre planète. L'impression est en inoubliable, à condition toutefois de ne pas s'y rendre autrement qu'en bateau. Dans les brouillards légers de septembre, la ville émerge vaporeuse. C'est un mirage de verdure, de maïs et de moulins qui s'avance, puis recule, revient, et qui parfois semble s'évanouir... « Dordrecht assise sur quatre fleuves... »

Le petit *stoomboot* qui fait le service entre Rotterdam et Middelbourg touche à Dordrecht. Quelques heures délicieuses de navigation nous conduisent dans la capitale de la Zélande. C'est là que la reine Wilhelmine vint, âgée de quatorze ou quinze ans, recevoir l'hommage des îles agglomérées portant le costume national de Walcheren. Des journaux illustres propagèrent alors cette image pittoresque de la *Koningin der Nederlanden*.

Pour prendre contact avec son peuple, dès son plus jeune âge elle visita tour à tour les villes de son royaume, apportant pour chacune d'elles des attentions différentes, toutes charmantes, qui ajoutèrent encore à sa popularité. Sans doute elle s'aide, en ceci, des conseils de la Reine mère dont la sagesse sut lui conserver un trône très entouré, un trône qui durant sa régence n'eût jamais besoin d'être un seul instant défendu.

Et voici qu'entre aujourd'hui dans un berceau couronné, depuis quelques années dans l'attente, un nouveau-né. Cette vie succédant à d'autres vies inaccomplies qu'une volonté fatidique a repoussées n'est-elle pas prédestinée?... La dynastie d'Orange-Nassau va continuer. A son nom, à ses titres glorieux s'ajoutent encore un autre titre, un autre nom... Et rien de plus dans les destinées des Pays-Bas, vraisemblablement, ne sera changé.

On sait qu'en Hollande tout ce qui vient de la France est admiré; sa littérature, ses arts, sa langue y sont répandus. Aussi n'est-ce pas pour mieux nous faire entendre qu'en commençant ceci nous avons adressé, dans la *moedertaal*, notre respectueux hommage à la souveraine, mais plutôt en souvenir des séjours heureux que nous fîmes autrefois, naguère, au beau pays néerlandais. Il nous souvient aussi que lors des fêtes du couronnement nous ne fîmes pas la seule sur le Dam à saluer le cortège royal non pas de l'*Orange boven*, mais de notre « Vive la Reine ! »...

Anna Rodenbach.

Échos

La Température

Hier encore, journée à très fortes ondes, avec chute de grêle, éclairs, coups de tonnerre, tout ce qui compose enfin le séismant cortège des éléments en fureur et en liesse de parfait mauvais temps. Il y a bien eu quelques éclaircies pendant lesquelles le soleil s'est montré, mais, bientôt après, les averse se reprenaient et avec le même entraînement.

En outre, la température s'est beaucoup rafraîchie. Ainsi, à sept heures du matin, le thermomètre ne marquait que 6° au-dessus de zéro et ne dépassait pas 12° à cinq heures du soir. La pression barométrique, qui se relevait, indiquait à midi 764^{mm} ; on notait 770^{mm} à Biarritz.

Des pluies sont tombées dans l'ouest de l'Europe. En France, il a beaucoup plu à Cherbourg, à Charleville, à Nantes, à Nancy et à Biarritz.

La température s'est aussi abaissée dans toutes nos régions.

Départements, le matin. Au-dessus de zéro : 6° à Charleville, à Nancy et à Belfort, 7° à Dunkerque, à Boulogne, au Mans et à Besançon, 8° à Cherbourg, à Nantes et à Limoges, 9° à Clermont et à Lyon, 10° à Brest, à Ouessant, à Lorient, à Bordeaux et à Toulouse, 11° à Nîmes, à Biarritz et à Rochefort, 12° à Cette, 13° à Perpignan et à Marseille, 14° à Orléans, 15° à Alger.

En France, un temps nuageux et frais est probable.

(La température du 30 avril 1909 était,

à Paris : 11° au-dessus de zéro le matin et 20° l'après-midi ; baromètre : 763^{mm} ; pluie.)

Les Courses

Aujourd'hui, à deux heures, Courses au Tremblay. — Gagnants du *Figaro* :

Prix Magdaline : Indian Prince ; Mélépée.
Prix Tibère : Phocidie ; Ange Blond.
Prix Indian-Chief : Morsbronn ; La Neuville.
Prix Tilly : Stromtid ; Dorna.
Prix Madcap : Kuroki ; Raoul de Nangis.
Prix Petrarck : Rouge Gorge ; Roscoff.

A Travers Paris

La santé de M. Clemenceau.

Le président du Conseil, souffrant d'un refroidissement contracté au cours de son voyage dans les Alpes-Maritimes, n'a pas assisté hier à la fin du Conseil des ministres. Il n'a pu revenir au ministère de l'intérieur et a dû rentrer chez lui pour se soigner.

Son état n'est, du reste, pas grave et, après un repos de quelques jours, il pourra reprendre ses occupations.

Un caractère.

Un des cyphes des postiers en révolte, l'homme qui prononce les plus violentes réquisitoires contre le favoritisme et les recommandations, est justement celui dont le dossier volumineux contient le plus de recommandations. Si le gouvernement voulait jouer un bon tour à cet apôtre et montrer à la masse des agents par quels charlatans sans vergogne ils se laissent conduire et duper, il n'aurait qu'à rendre public ce dossier.

Il va sans dire que notre homme est un franc-maçon de bonne marque. Du temps où les fiches fleurissaient, il rédigeait force fiches sur ses collègues et ses chefs. Un de nos amis a eu sous les yeux une d'elles, expédiée à un haut personnage politique, affectueusement appelé : « Mon cher frère ». Après avoir dit d'un ton mi-souriant, mi-inspecteur, le bon postier terminait par ces mots : « Et maintenant, j'espère bien que vous n'hésitez pas à nous délivrer de ce *jésuite rampant* ».

Tel est le personnage qui joue le principal rôle dans la révolte des postiers.

Trois hommes d'Etat étrangers viennent, par un vote de l'Académie des sciences morales et politiques, d'entrer à l'Institut de France.

Ce sont MM. Matzen, membre et ancien président du Landsting danois, qui présida aussi le premier tribunal arbitral de La Haye en 1902 ; Kowalewski, membre du Conseil de l'empire russe, qui siégea à la première Douma, et Asser, ministre d'Etat des Pays-Bas, membre du congrès de la paix de La Haye.

Ces trois hautes personnalités politiques font désormais partie de l'Institut de France, au titre de correspondants étrangers de l'Académie des sciences morales.

Nous recevons la lettre suivante :

Monsieur le Directeur,
En arrivant de Cannes ce matin, on me communique un entrefilet me concernant qui a paru dans votre numéro du 28 avril dernier.

Permettez-moi de rétablir les faits dans leur simplicité :

Un entrepreneur eût convenu d'un prix pour installer l'aérodrome de Cannes au compte de la société « l'Ariel » dont je suis administrateur délégué.

Il y a cinq ou six jours, au moment de régler le solde, l'entrepreneur, l'apprenant de lui que son devis s'élevait à une somme double de celle prévue, et avant d'avoir même reçu son mémoire que, entre parenthèses, je n'ai pu obtenir que par sommation d'huissier, on saisissait l'aérodrome, l'aéroplane et, chose incompréhensible, les objets m'appartenant personnellement tels qu'automobile ou dépôt en banque à mon nom.

Mon avocat en réfère, pour toute explication, n'obtient du juge qui avait donné l'autorisation de saisie que ce vague regret : « J'ai mais je n'aurais accordé cette autorisation si j'avais été mieux informé. »

J'ai remis à notre entrepreneur, pour le compte de la Société « l'Ariel » un acompte de fr. 30.000, sous réserve de faire vérifier ses travaux par des experts désignés, et les saisies sont levées maintenant.

Pour ce qui me concerne, j'ai fait toute réserve pour le tort moral qui m'a été porté personnellement et qui pouvait atteindre la Société « l'Ariel » dont je suis administrateur délégué.

Mais si vous voulez bien faire un rapprochement entre ces faits et la date du voyage présidentiel à Cannes, vous jugerez sans doute avec moi que le procédé dont je suis la victime est singulièrement étrange.

Veillez agréer, etc.

Michel CLEMENCEAU.

M. Benoist, qui vient de mourir, fut célèbre un jour comme le maire de la plus petite commune de France : c'est Morteau.

En 1900, au banquet des maires, M. Benoist s'assit à la droite du Président de la République ; et Victor Hugo eût aimé le contraste de ces deux voisins : l'un qui présidait à la France entière, l'autre qui administrait Morteau la toute petite.

Au 31 mars dernier, M. Benoist arrêta sa liste électorale : elle se composait de cinq électeurs. La mort du maire la réduisit à quatre. Et aucun d'eux n'est originaire de Morteau.

Il paraît que, pour constituer son Conseil municipal, M. Benoist devait recourir à des électeurs étrangers à la commune.

C'est une toute petite commune, qui a l'air d'un joujou d'enfant ; et elle regrettait infiniment son maire, qui avait quatre-vingt-trois ans.

L'Aéro-Club de France, à qui nous sommes redevables des récents et sur-

prenants progrès de l'aéronautique, à qui l'on doit l'intensité du mouvement aérien actuel, vient d'être reconnu d'utilité publique par décret présidentiel.

PETITES HISTOIRES

Il y a de cela onze ans, déjà ! Les Hollandais venaient d'acquiescer, dans Amsterdam, leur petite Reine ; et leur enthousiasme était charmant.

S. M. Wilhelmine avait été, quelques jours auparavant, proclamée, à La Haye, souveraine des Pays-Bas ; mais c'était dans la cathédrale d'Amsterdam que devait avoir lieu — suivant la formule des programmes officiels — l'« inauguration solennelle de la Reine ».

Elle avait alors dix-huit ans. Dans le frénétique tumulte des acclamations, elle avait traversé la ville en voiture. A côté de sa mère, la reine Emma, en toilette mauve, elle portait une toilette blanche, très simple. Elle riait ; elle agitait son mouchoir ; elle envoyait des baisers à la foule. Et elle arriva ainsi à la place du Dam, — au palais, où elle allait se reposer, jusqu'au lendemain, d'émotions si profondes et si nouvelles.

La nuit était venue. Alors, on pensa dans Amsterdam qu'il fallait respecter le repos de la petite Reine. Et ce fut comme un mot d'ordre silencieusement transmis à travers les rues. Ceux qui ont été témoins de ce spectacle ne l'oublieront jamais. La ville était pleine de groupes qui défilaient en chantant ; et chaque fois qu'un de ces groupes arrivait au Dam, passait sous les fenêtres où dormait la jeune fille, brusquement le tapage des voix s'éteignait, et le chœur défilait, au pas, dans un rythme de chanson doucement murmurée. « Ne réveillons pas la Reine... »

C'est ainsi sans doute qu'ont défilé les groupes chantants, la nuit dernière, dans La Haye. Et peut-être chanteront-ils plus doucement, plus bas encore qu'il y a onze ans. Elles étaient deux, cette fois, qu'il ne fallait pas réveiller.

Nous avons annoncé naguère que le 14 mai aurait lieu en matinée, au Trocadéro, un grand festival de bienfaisance réunissant deux chorales composées d'un millier de jeunes filles de Paris et de Londres. Les plus hautes personnalités de la société parisienne et de la colonie anglaise de Paris ont bien voulu prendre ce festival sous leur haut patronage. L'organisateur du programme, M. J. Combarieu, chargé de cours au Collège de France, M. Henry Roujon, secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts, vient d'adresser la charmante lettre que nous sommes heureux de publier.

Mon cher ami,

Comment n'applaudirait-on pas d'avance, et de tout cœur, à la fête de musique et de bienfaisance qui aura lieu le 14 mai au Trocadéro ? Je n'ai dans les congrès qu'une foi médiocre. Mais celui-ci est d'une qualité rare et charmante. Les jeunes filles d'Angleterre y sont conviées par leurs sœurs françaises à rivaliser de grâce, de goût et de charité. Les adhésions des maîtres ne vous ont pas manqué : Saint-Saëns, Paladilhe, Pugno, Guilmant, Colonne seront des vôtres. L'ambitionnerai une modeste place à leurs côtés. Voulez-vous me confier le rôle de frère quêteur ? Je dirais simplement à notre cher public parisien : Tu peux faire une bonne action en offrant une heure d'art délicate. Mille voix de jeunes filles chantant, pour soulager la misère, les chefs-d'œuvre des folklores d'Angleterre et de France ! L'enthousiasme ne trouvera rien de mieux. Jamais aussi nos lycées de jeunes filles ne prouveront plus éloquemment qu'ils sont une vivante et joyeuse école de générosité. Est-il besoin de vous souhaiter grand succès ? Affectueusement à vous, mon cher ami,

H. ROUJON.

Dans le cadre majestueux de Versailles, peuplé des souvenirs du passé, en cet hôtel des Réservoirs, ancienne demeure de la Pompadour, où l'on se plaît à évoquer la foule brillante des courtisans conviés à quelque royale réjouissance, nos nombreux contemporains, dilettanti en habit noir, eurent hier le plaisir d'assister à un concert bien fait pour accuser de piquante façon le contraste et le progrès des temps. Le triomphe de cette soirée n'était autre en effet que le Planola (de la C^{ie} Adolphe), la plus surprenante invention de l'industrie moderne, une des plus merveilleuses trouvailles de notre époque, chantant à la place des épinettes et des clavecins d'autan.

Hier, à la galerie Georges Petit, on a particulièrement remarqué, à l'exposition des crayons français du seizième siècle — collection de M. Ch. W. — le portrait signé Pierre Bertrand, un nom mentionné pour la première fois. D'ailleurs le succès de ces portraits est énorme, et la foule sera nombreuse encore aujourd'hui pour l'exposition publique. Les enchères ont lieu demain.

Mercredi prochain seront exposés à l'hôtel Drouot, pour y être vendus jeudi par le ministère de M^{re} Paul Tilorier et G. Charpentier, commissaires-priseurs, assistés de M. J. Féral, expert, deux importants tableaux dépendant des successions Hartmann.

Le premier est le célèbre tableau de J. F. Millet intitulé *Les Meules*, une des meilleures œuvres du maître, et l'autre, *L'Épée de Henri IV*, par J. Ingres, qui provient de l'ancienne collection de M. Samson Davilliers.

Lundi, la galerie Pellet, rue Le Peletier, s'ouvrira pour une exposition qui va faire courir tous les amateurs d'art moderne. On sait quel artiste de premier plan est Louis Legrand. Ses peintures, ses pastels, ses eaux-fortes sont des œuvres d'une éclatante originalité. Parmi les œuvres exposées on remarquera un *Charles VI*, qui est déjà célèbre ; une page troublante, où l'art et la pensée s'unissent pour l'expression d'un chef-d'œuvre. Jamais le jeune maître, à qui l'on doit tant de belles pages, ne s'est manifesté avec plus de caractère, plus de

puissance, plus de séduction, plus de beauté.

Hors Paris

Un éditeur allemand, qui était presque une personnalité parisienne, M. Albert Langen, est mort hier matin à Munich.

M. Langen avait fondé à Munich, en 1890, une revue satirique hebdomadaire, *Simplicissimus*, qui eut un succès considérable et qui lui valut, à cause des dessins humoristiques qu'il consacra à l'empereur Guillaume, de nombreux procès et de sévères condamnations. Sa revue fut même interdite pendant quelque temps en Allemagne et M. Langen, réfugié à Paris, continua à la faire paraître chez nous. Il en publia même pendant quelque temps une édition française.

M. Langen dirigeait aussi à Munich une importante maison d'édition et a contribué à faire connaître en Allemagne plusieurs de nos littérateurs contemporains dont il fit traduire les œuvres les plus importantes.

A quoi rêvent les jeunes filles.

Nous savions par Musset à quoi elles rêvent en France ; nous savons par la *Westminster Gazette* à quoi elles rêvent en Angleterre.

Elles font de la télégraphie sans fil. Elles rêvent d'intercepter au passage les ondes hertziennes, de connaître le secret des conversations qui s'échangent à travers l'espace, de la haute mer au continent.

Le correspondant de la *Westminster Gazette* raconte que, moyennant « une » dépense de quelques francs, sa fille a pu établir chez lui une installation de télégraphie sans fil, grâce à quoi, sans études préalables, elle s'amuse à détourner vers elle certains messages aériens qu'expédie à nos marins le poste de la tour Eiffel.

C'est très gentil, en effet, très spirituel, et des jeunes filles ne sauraient se divertir d'une façon plus intelligente. Reste à savoir si c'est en vue de tels amusements et au profit de telles indiscretions que la télégraphie sans fil a été inventée.

C'est là une très grave question et dont il serait temps, peut-être, qu'on s'occupât. Car entre nos bateaux et la tour Eiffel il y a d'autres curiosités en éveil que des curiosités de jeunes filles...

Nouvelles à la Main

— Sept postiers vont être déferés au Conseil de discipline.
— Quelle est l'utilité de ce Conseil ?
— De faire croire que la discipline existe encore.

— Croyez-vous qu'on révoque les sept inculpés ?
— Peut-être, afin de pouvoir les réintégrer aussitôt.

Le 1^{er} mai.
— Tu manifestes, toi, aujourd'hui ?
— Sûr ! Le 1^{er} mai, c'est le seul jour de l'année où je travaille !

Le Masque de Fer.

Un inquietant spectacle

Une personnalité politique, très mêlée au monde diplomatique, nous a adressé, sur la situation actuelle, les intéressantes observations que voici et dont nos gouvernants auront à tirer le plus grand profit :

C'est mon habitude et mon plaisir de fréquenter le plus possible d'étrangers : j'en vois qui sont du Nord et qui sont du Midi, des Latins, des Germains, des Anglo-Saxons et des Slaves... des diplomates et des voyageurs, des occupés et des oisifs, des gens qui s'arrêtent chez nous en passant et d'autres qui, depuis de longues années, ont fait de la France leur seconde patrie.

Or, je suis bien obligé de constater que tous ces étrangers considèrent avec une inquiétude croissante la situation actuelle de notre pays. Parmi ces observateurs attentifs et anxieux de notre désorganisation sociale, la plupart sont d'excellents observateurs, des esprits droits et pénétrants, nullement portés à voir les choses trop en noir, à dénigrer injustement la France qu'ils aiment et qu'un certain nombre d'entre eux, les Anglais notamment, pour n'en point citer d'autres, ont au contraire intérêt à voir aussi puissante, aussi prospère qu'il se peut.

Mais quoi ! force leur est bien d'ouvrir leurs yeux à l'évidence et de se rendre compte du mal profond que nos seuls gouvernants s'obstinent à négliger. L'inquiétude spectacle que ce gouvernement leur donne, c'est celui d'une lamentable faiblesse, compliquée ou plutôt aggravée d'une extraordinaire incertitude. On laisse passer, sans les punir, les fautes les plus énormes, de véritables attentats contre la nation. Mais aussitôt après, comme pour prouver à lui-même et aux autres son existence, voilà que le ministère se rabat violemment sur des peccadilles et prétend

appliqués
de cins
l'on ap
donne
la com
inform
Ce c
en vig

De v
l'ouest
rompa
et fél
nomb
ment
morts
dans
Loke
(Tenn
La v
presq
Il y
voisin
Le r
une ci

— I
dousin
le r n
escort
arrivé
— I
se ren
reine
— I
arrive
ils fer
— I
negro
créati
— M
gères,
cours
ruhe,
qui de
— I
allema
sation
tionna
ses foi
— M
gères
vés hi
— I
les m
qui p
nérale
— I
lynché
officie
— U
York
« Mai
avaier
Huit p

F

— La
hier s
le tabu
entren
cabare
sent
cotte
brand
centin
nant,
ait pa
hôte,
ration
proch
cinq c
surs,
le rési
frappe
Il es
budg
les mu
les cl
et leu
44 ma
dans.
Que
lords
mis. C
l'habi
remer
à plus
des ré
bre él
seuler
les lo
des C
a p
Il est
pairs
financ
comm
toujo
claus
dans
probab
Il f
Haut
ter à
ses t
était
nel. S
des p
douai
pouss
drêch
Jus
aucun
sible
intér
faut
rejet
neme
le Pa
que
géné

L

Le
chain
La
sie et
crois.

La

a été
Rein
trice
félici
chess
lande
joie c
niece
nom
tions

A

Le
cupe
sage,
Cong
chain
tante
un e
pays
Co
comm
mom

appliquer le tarif minimum à un pays quelconque. Le projet du Sénat frappe d'un droit de cinq cents le café provenant d'un pays où l'on applique le tarif maximum. Le projet donne au président le droit de se servir de la commission du tarif pour recueillir des informations.

Ce contre-projet, s'il est adopté, entrerait en vigueur le 30 mars 1910.

Cyclones aux Etats-Unis

New-York, 30 avril.

De violentes tempêtes se sont abattues sur l'ouest et le sud-ouest des Etats-Unis, interrompant les communications télégraphiques et téléphoniques et emportant un grand nombre de maisons. Les récoltes ont également beaucoup souffert, et le nombre des morts est considérable : six à Chicago, sept dans le district de Memphis, douze à Young's-Crossing (Tennessee).

La ville de Leke, dans ce dernier Etat, est presque entièrement détruite.

Il y a eu aussi plusieurs morts dans le voisinage d'Hartell dans l'Alabama.

Le nombre total des victimes est évalué à une cinquantaine.

COURTES DÉPÊCHES

— Les souverains anglais et l'impératrice douairière de Russie sont partis de Bales hier matin sur le yacht *Victoria and Albert*, escortés par trois croiseurs anglais, et sont arrivés à Naples.

— L'empereur et l'impératrice d'Allemagne se rencontreront le 12 mai avec le roi et la reine d'Italie dans les eaux de Brindisi.

— L'empereur et l'impératrice d'Allemagne arriveront à Cotonou le 14 mai, à Vientiane où ils feront un séjour de vingt-quatre heures.

— Le voyage du prince héritier de Monténégro à Saint-Petersbourg a pour but la création d'un poste d'agent diplomatique.

— M. de Trolle, ministre des affaires étrangères, est nommé ministre de Suède près les cours de Berlin, Munich, Dresde, et Carlsruhe, par permutation avec le comte Taube, qui devient ministre des affaires étrangères.

— Le conseiller intime actuel de légation allemande, docteur Hammann, mis en accusation pour infraction à ses services de fonctionnaire, a été, sur sa demande, relevé de ses fonctions jusqu'à nouvel ordre.

— M. Iswolsky, ministre des affaires étrangères de Russie, et Mme Iswolsky sont arrivés hier soir à Munich.

— La police de Saint-Petersbourg a arrêté les membres d'une nombreuse organisation qui préparait pour aujourd'hui une grève générale et des manifestations ouvrières.

— La populace de Fortworth (Texas) a lynché trois nègres accusés d'avoir tué un officier de police.

— Une maison ouvrière italienne de New-York a été incendiée par des affiliés de la « Main Noire », parce que ses habitants avaient refusé le paiement de mille dollars. Huit personnes, dont cinq enfants, ont péri.

Figaro à Londres

LE BUDGET

Londres, 30 avril.

La Chambre des communes ayant voté, hier soir, les nouveaux impôts sur l'alcool, le tabac, l'essence et le pétrole, ces mesures entrent en vigueur dès aujourd'hui et déjà cabaretiers et marchands de tabac s'empressent d'élever leurs prix. L'once de tabac coûte cinq centimes de plus, le whisky et le brandy sont également augmentés de cinq centimes par petit verre, et, résultat surprenant, bien que le chancelier de l'Echiquier ait parlé en termes émus du respect dû à la bière, boisson vraiment nationale, la corporation des brasseurs se réunira la semaine prochaine pour voter une augmentation de cinq centimes par pinte de bière. Cette mesure, qui sera très impopulaire, est, paraît-il, le résultat d'un télégramme reçu par le chancelier des patentes des taverniers.

Il est intéressant de noter que le nouveau budget est accueilli avec enthousiasme par les membres du parti socialiste ; par contre, les classes moyennes commencent à protester et leurs organisations vont tenir, le vendredi 14 mai, un grand meeting de protestation dans la City.

Quelle va être l'attitude de la Chambre des lords vis-à-vis du budget ? Le doute est permis. On sait que la Chambre haute n'a pas l'habitude d'intervenir dans les mesures purement financières votées par les Communes ; à plusieurs reprises les Communes ont adopté des résolutions affirmant que seule la Chambre élue par la nation avait le pouvoir non seulement de préparer mais aussi de voter les lois financières ; par contre, la Chambre des lords n'a jamais admis ce point de vue des Communes et, à plusieurs reprises, elle n'a pas tenu compte de ses protestations. Il est vrai que, depuis plusieurs siècles, les pairs ont rarement fait opposition aux lois financières approuvées par la Chambre des communes, mais les lords ont néanmoins toujours affirmé leur droit de rejeter les clauses qu'ils n'ont pas le pouvoir d'amender dans n'importe quel bill soumis à leur approbation.

Il faut aussi se rappeler que la Chambre Haute a toujours affirmé que le fait d'ajouter à un bill financier une ou plusieurs clauses traitant d'un sujet étranger aurait été antiparlementaire et anticonstitutionnel. S'appuyant sur ce principe, la Chambre des pairs rejeta en 1807 un bill relatif aux douanes irlandaises ; puis, plus tard, repoussa un bill concernant un impôt sur la drèche.

Jusqu'à présent les lords n'ont encore pris aucune décision qui n'ait été impossible qu'ils s'opposent à la partie du budget intéressant l'impôt foncier. Toutefois, il ne faut pas oublier que si la Chambre haute rejette tout ou partie du budget, le gouvernement libéral serait contraint de dissoudre le Parlement ; or, les conservateurs pas plus que les libéraux ne désirent des élections générales cette année.

LA COUR ET LA VILLE

Le Roi est attendu à Londres samedi prochain.

La Reine, l'impératrice douairière de Russie et la princesse Victoria continueront leur croisière dans la Méditerranée.

La naissance de la princesse de Hollande a été télégraphiée directement au Roi et à la Reine ; Leurs Majestés, ainsi que l'impératrice douairière de Russie, ont envoyé leurs félicitations à la reine Wilhelmine. La duchesse d'Albany, tante de la reine de Hollande, a aussi adressé à la jeune mère la joie qui lui causait la naissance de sa petite nièce. Le lord-maire de Londres a envoyé, au nom de la Cité, un télégramme de félicitations. — COUDRIER.

Amérique latine

DANS L'ARGENTINE

Buenos-Ayres, 30 avril.

La *Messager*. — Le pouvoir exécutif s'occupe en ce moment de la rédaction du *Messager*, qui doit être lu à la réouverture du Congrès, au commencement du mois prochain. On annonce qu'il contiendra d'importantes déclarations politiques avec, à la fois, un exposé de l'état florissant où se trouve le pays, dans toutes les branches de l'activité.

Convention commerciale. — Le traité de commerce avec le Chili va être signé d'un moment à l'autre.

Cable direct avec l'Europe. — Le gouver-

nement a autorisé aujourd'hui la direction générale des postes et télégraphes à signer un contrat pour la construction d'un câble direct avec l'Europe.

Marine. — La flotte argentine continue ses manœuvres dans la mer du Sud.

NOTRE PAGE MUSICALE

Le Casino municipal de Nice clôturait récemment sa brillante saison lyrique par la représentation d'un ouvrage inédit encore en France, mais dont les succès répétés sur les premières scènes italiennes ont, depuis plus d'un an, consacré la réputation.

Nous n'avons point, en effet, à rappeler l'heureuse carrière de *Marcella*. Le simple fait divers qui a fourni le sujet du livret est de ceux qui se prêtent admirablement au commentaire musical, puisqu'il synthétise à la fois tous les éléments du drame le plus poignant et de l'idylle la plus émue dans son extrême simplicité. M. Giordano lui a apporté la maîtrise de son art dont la sincérité et le charme nous avaient si profondément séduits dans *Sibéria* et dans *Foedora*. On ne connaît malheureusement point encore suffisamment M. Giordano chez nous.

Il est pourtant de tous les jeunes maîtres de l'école italienne l'un des plus généralement connus. S'il se plaît à chercher le réalisme dans l'expression musicale du moins ne vise-t-il pas seulement à l'effet brutal qu'exclut le charme plus délicat des demi-teintes que nous souhaitons trouver dans toute œuvre lyrique. Sa musique accuse des préoccupations plus hautes et plus nobles. Elle est imprégnée d'humaine tendresse, d'exquise sensibilité et d'intense poésie. Elle a d'éclatantes envolées de mélodie et de fines sonorités attendues : elle est vivante et pittoresque, en quoi elle atteste une personnalité extrêmement séduisante.

Marcella, qui a trouvé dans Mlle Lillian Grenville une idéale interprète, sera, il faut l'espérer, bientôt jouée à Paris : c'est bien le moins qu'un compositeur de la valeur de M. Giordano reçoive ici l'accueil pressenti que nos théâtres lyriques ont justement accordé à quelques-uns de ses illustres compatriotes.

René Lara.

NOTES D'UN PARISIEN

LA FOLIE-MONCEAU

Nous avions déjà la Folie-Simyan, au coin du boulevard des Italiens : c'est un plaisir de lui confier notre correspondance. A présent, ce sera une joie d'être contribuable dans le quartier de la Plaine-Monceau !

Oh ! les impôts n'y seront pas moins lourds qu'ailleurs. Mais il y aura la manière de les payer. Elle sera douce et, si l'on peut dire, attrayante. C'est que la Plaine-Monceau possède un bon percepteur. Rougissant pour l'Etat et pour lui-même du délabrement de ses bureaux, il a tout fait remettre à neuf, tel un avisé propriétaire d'hôtel, qui veut attirer les clients. Et il vient d'édifier la Folie-Monceau !

Elle n'a pas coûté trop cher. Dix mille francs seulement. C'est pour rien, surtout si l'on envisage que, par hasard, cet argent ne fut pas demandé au malheureux contribuable. Point du tout : il est sorti de la poche de ce magnifique percepteur. Ah ! le bon percepteur... Pourvu que sa famille ne lui fasse pas donner un conseil judiciaire !

Avant lui, soixante mille citoyens faisaient queue, chaque année, devant les guichets ; et on nous dit qu'ils paraissent tous très mécontents. Il faudrait qu'ils fussent bien difficiles si, à l'avenir, ils ne s'en allaient pas satisfaits.

A la vérité, cela dépend un peu de l'accueil qui leur sera fait par cet excellent percepteur, si humain, si paternel, qu'il a même fait aménager un petit cabinet à l'usage des contribuables honteux, qui voudront lui demander une diminution...

Une Ere nouvelle pour l'industrie automobile

La presse est unanime à constater le colossal succès obtenu par la Roue Lipkowsky et le raid Paris-Nice à définitivement et officiellement consacré les mérites de cette invention appelée à dériver les autos du pneumatique et de ses inconvénients.

Aussi les automobilistes fervents attendent-ils, dès maintenant et avec impatience, le moment où ils pourront munir leurs voitures de ces roues souples et résistantes qui se rient de la panne autant que de la crevasse et narguent les plus redoutables obstacles.

C'est véritablement une ère nouvelle qui va commencer pour l'industrie automobile et les constructeurs seront les premiers à se féliciter de la géniale invention de l'ingénieur de Lipkowsky, si connu déjà par ses travaux scientifiques et ses belles inventions.

LE MONDE RELIGIEUX

La Nomination de l'évêque de Marseille

Pendant le séjour que je viens de faire à Rome, les deux journaux religieux de Paris, *l'Univers* et la *Croix*, ont annoncé que M. l'abbé Fabre, vicaire général de Marseille, était nommé évêque de ce diocèse, où il succède au cardinal Andrieu.

Il me sera sans doute permis de rappeler que j'ai annoncé moi-même cette nomination dans le numéro du *Figaro* portant la date du 6 février 1909, il y a donc bien près de trois mois. Je la donnais d'ailleurs comme certaine, en précisant qu'on ne devait pas la considérer comme officielle encore.

Deux ou trois jours après, *l'Univers* publiait sous ce titre : « Un démenti », la note suivante : « Un télégramme de Rome parvenu à l'évêché de Marseille dément la nouvelle publiée par un de nos confrères, toujours très bien informé, prétendant que le choix du Vatican, pour pourvoir au diocèse de Marseille, s'était porté sur Mgr Fabre. Le Saint-Siège n'a pris aucune décision. »

L'Univers tiendra certainement à honneur de reconnaître que j'étais cette fois « très bien informé » comme « toujours », à moins qu'il ne préfère admettre que j'aie purement et simplement deviné sur lequel des 40.000 prêtres français se porterait, à quatre-vingt-dix jours, le choix du Vatican.

Renseignement complémentaire : c'est le cardinal Andrieu lui-même qui a désigné, à la requête du Saint-Père, son successeur. On peut voir à une preuve, à la vérité exceptionnelle, du cas extraordinaire que fait Pie X de l'ancien vicaire général du cardinal Mathieu.

Le cardinal Andrieu avait déjà obtenu de Sa Sainteté pour l'abbé Fabre un titre de protonotaire apostolique. Ce dernier est très aimé à Marseille où la nouvelle de son élévation sur place à l'épiscopat provoqua dans tout le peuple, au mois de février dernier, une grande joie.

Julien de Narfon.

Le P. Didon. — M. Imbart de La Tour, de l'Institut, a fait, hier soir, à l'Union chrétienne des jeunes gens, une conférence sur le P. Didon, qui lui a valu les applaudissements chaleureux d'un auditoire nombreux et choisi.

Le conférencier a étudié, dans le P. Didon, l'orateur, l'éducateur et le patriote ; orateur, le savant dominicain s'est donné pour mission de concilier la foi et la science, et il y a souvent réussi. Educateur, le grand-père du collège d'Arcueil est l'initiateur izconteste du développement des sports de plein air dans les écoles françaises. Patriote ardent, ce moine, qu'un de ses admirateurs appelait communément un Grand Français, n'a cessé de développer chez ses élèves le culte de la patrie appuyé sur les grands principes de devoir et de liberté.

En terminant, M. Imbart de La Tour a exprimé le vœu que les jeunes hommes formés à l'école Albert-Grand puissent mettre au service du pays les énergies dont le P. Didon leur donna le vivant exemple.

JOURNAUX ET REVUES

Le 1^{er} Mai

Tandis que les socialistes unifiés organisent le 1^{er} mai, les radicaux épiloquent confusément.

Le citoyen Bracke, dans *l'Humanité*, regrette une ancienne coutume du 1^{er} mai : oui, on allait manifester au Palais-Bourbon...

La mer humaine ne se serait pas contentée d'aller annuellement battre de ses flots les murs des édifices où siège l'instrument organique de l'oppression capitaliste, et quelque jour, elle y serait entrée, débordant la barrière.

Souvenirs, regrets, — projet, programme... Tout cela.

Cependant, M. Maxime Vaillancourt, doux radical, se plaint, dans *l'Aurore*, d'un chômeur ? dit-il... « Chômeur est un droit. » On revendiquera... « Revendiquer est un droit. » Seulement, ce que M. Maxime Vaillancourt ne voudrait pas, c'est que chômage et revendication pussent « troubler par trop l'ordre public ». Cela le désolait.

Mais, ce qui l'inquiète le plus, c'est la question de savoir si les fonctionnaires vont, une nouvelle fois, « se mêler aux hommes de la C. G. T. ».

Il espère que le « bon sens » les détournera de cette aventure. Il l'espère ; et il n'y compte pas beaucoup : il a bien raison. Et puis, il fait appel au « patriotisme » des fonctionnaires. Mais, comme il sait que ce mot-là paraît un peu suranné, de nos jours, il a recourus à d'autres arguments, plus persuasifs. Il dit aux fonctionnaires que la violence ne peut pas leur profiter et que même ils ont tout à y perdre. Il leur raconte que la République leur a déjà beaucoup donné. Il assure que le budget de l'Etat compte une somme de 72 millions pour les « œuvres sociales » ; et il ajoute : — « Un joli chiffre ! ».

C'est pas comme contribuable qu'il trouve ce chiffre joli, probablement ; mais il voudrait bien paier la fureur des fonctionnaires.

« Si l'en est temps encore », — note-t-il. Mais non, il n'est plus temps. Et voilà justement ce que les radicaux se sont bien pas comprendre. Après qu'on a laissé les émeutes s'organiser, il ne suffit plus d'écrire de calmes choses dans les journaux pour rétablir l'ordre. Il est trop tard. Et il faudrait agir. Seulement, ce n'est pas leur genre ; et leur mollesse en souffrirait.

André Beaunier.

UN EXEMPLE

Il nous vient d'Espagne, en droite ligne.

Avant-hier a été promulgué dans la *Gaceta*, le texte d'une loi nouvelle dont l'objet est de réglementer le droit de grève.

Chez nous, l'exercice de ce droit a donné lieu de abus qu'on ne sait plus guère de quelle façon supprimer, ou seulement corriger. Le gréviste est devenu, grâce à la timidité, à la velle des pouvoirs publics, le maître du pavé. Voyons comment comptent s'y prendre les Espagnols pour résister à cette oppression-là.

La loi reconnaît le droit de grève, mais elle punit (art. 2) d'arrestation majeure ou d'une amende de 5 à 125 pesetas toute violence, menace ou action meurtrière qui aurait pour objet de gêner le patron ou l'ouvrier dans l'exercice « libre et légal » de son industrie et de son travail. Seront de même mis en état d'arrestation majeure tous ceux qui auront tenté d'imposer le chômage à quelqu'un, ou d'obliger un chef « à se démettre ».

Les meneurs du mouvement seront passibles du maximum de la peine.

Les articles 5 et 6 sont particulièrement intéressants. Le premier ordonne que les grèves et chomages soient annoncés à l'autorité huit jours à l'avance dans les cas suivants : 1° lorsqu'ils devront avoir pour résultat de produire le manque de lumière et d'eau, ou de suspendre le fonctionnement des chemins de fer ; 2° Lorsque la grève ou le chômage pourront avoir pour effet de laisser sans secours les malades ou les assistés d'une population.

L'article 6 prescrit que les grèves et chomages devront être annoncés à l'autorité cinq jours à l'avance dans le cas « où ils tendraient à suspendre le fonctionnement des tramways, ou bien s'ils devaient avoir pour conséquence de

priver une population d'un article de consommation générale et de première nécessité ».

Les promoteurs du mouvement, en même temps qu'ils l'annoncent, devront faire connaître à l'autorité les raisons qui le motivent.

Toute infraction à ces prescriptions de la loi sera punie d'arrestation majeure. L'article 9 reconnaît aux membres d'une association légalement constituée la liberté formelle de ne point adhérer à une ligue, ou à une grève organisée par cette association.

Ces sages dispositions suffiront-elles à préserver l'Espagne des fantaisies du syndicalisme ?

Souhaitons-le.

Em. B.

L'AGITATION SYNDICALE

LE PREMIER MAI

Il est probable qu'aucun incident grave ne marquera cette journée. Nous avons déjà dit que les agitateurs ordinaires de la C. G. T. se défendent d'organiser autre chose qu'une manifestation. Ils espèrent seulement que les manifestants seront nombreux. Et sans doute ne se trompent-ils pas.

Le programme est simple. Dans la matinée, sept grandes réunions auront lieu à Paris. Dans l'après-midi, les ouvriers manifesteront dans les rues. Le rendez-vous sera, comme chaque année, sur la place de la République. Et on pense bien que la police a pris ses précautions.

M. Lépine a conféré hier matin avec les chefs de service de la Préfecture et les officiers supérieurs des troupes qui pourront être appelées à maintenir l'ordre. Il a été décidé que les soldats seraient autant que possible dissimulés dans les édifices publics, écoles ou casernes, ou camperont dans les rues écartées.

Le préfet s'est surtout attaché à donner au service d'ordre une grande mobilité. Il veut que les contingents de soldats ou d'agents puissent se porter dans un temps minimum sur le lieu où surgirait un incident.

Des agents cyclistes sillonnent Paris en tous sens, afin que la préfecture soit tenue au courant minute par minute de l'état de la ville. En outre, à proximité des locaux où se tiendront les gardes municipaux et les agents, des automobiles stationneront. Elles serviraient au besoin à transporter très rapidement les forces de police sur les points menacés.

Toutes les troupes de la garnison seront consignées. De plus, les dragons venus de Vincennes occuperont la caserne du Château-d'Eau, où un juge d'instruction, un substitut et trois commissaires de police siégeront en permanence.

Les garnisons des environs de Paris ont reçu l'ordre de se tenir prêtes à partir au premier appel sur la capitale.

Il semble que l'on ait voulu surtout prendre des précautions contre des incidents imprévus. Le gouvernement aurait été averti que les grévistes du 1^{er} mai auraient décidé de manifester sur des points éloignés du centre, et où aucun service d'ordre n'aurait été établi à l'avance.

Les ministres resteront en permanence dans leurs cabinets, aujourd'hui, demain. Car, demain étant un dimanche, le 2 mai sera encore un 1^{er} mai.

Une association ouvrière antirévolutionnaire, qui a pris pour titre « la Liberté du travail », fait afficher aujourd'hui à Paris un manifeste dont voici la conclusion :

« Camarades, vous qui vivez de votre travail, vous qui n'êtes ni candidats à la députation ni embusqués aux Syndicats, Fédérations ou Conférences, laissez se disputer et se battre entre eux ceux qui ont intérêt à le faire ; mais vous qui avez tout à perdre : votre journée de travail, votre considération dans l'usine, votre place à l'atelier et, qui, votre vie peut-être dans la rue, allez, comme d'habitude, à votre occupation et proclamez votre droit à la liberté du travail. »

LES POSTIERS

VERS LA GRÈVE

C'en est fait. Le gouvernement a décidé de poursuivre les sept agents des postes qui, convoqués l'autre jour par le directeur du personnel, ont refusé de fournir aucune explication sur les propositions révolutionnaires qui leur étaient attribuées.

Au Conseil des ministres, qui a été tenu hier, à l'Élysée, M. Barthou a soumis à ses collègues les résultats de l'enquête ouverte contre ceux qui s'intitulent dramatiquement « les Sept ».

Il a indiqué qu'il convenait de déferer ces agents à un conseil de discipline et d'indiquer à ce tribunal administratif, la peine de la révocation comme la seule sanction possible aux actes répréhensibles dont les postiers se sont rendus coupables.

On sait, en effet, que lorsqu'un agent des postes doit être traduit devant un conseil de discipline, la lettre qui le convoque devant les chefs hiérarchiques doit mentionner la peine réclamée contre lui.

Après avoir entendu ces explications, le conseil des ministres a décidé, à l'unanimité, qu'il y avait lieu de déferer au conseil de discipline ces sept postiers, à raison des discours qu'ils ont tenus récemment dans diverses réunions publiques.

En conséquence, ces agents ont été avisés hier soir, par les soins du directeur du personnel des postes et télégraphes, qu'ils auraient à comparaître le 8 mai prochain devant le conseil de discipline. Le texte de cette convocation ajoute : « à fin de révocation ».

Il semble donc que les agents visés, MM. Chastenot, Lamarque, Montbrand, Fouquet, Courlaud, Le Glé et Tristan-Lamy soient révoqués. Et alors, c'est la grève, si l'on en croit les déclarations qu'on faillait, à plusieurs reprises, les meneurs.

Toutefois, il est possible que la grève ne soit pas décidée immédiatement après les sept révocations. Le comité fédéral

— lisez : l'ancien comité de grève — a seul qualité pour choisir la date de la déclaration de grève. Dans le meeting d'avant-hier, le citoyen Pauron a fait donner un mandat absolu au comité fédéral de prendre, au nom du personnel postal, toute décision qu'il jugera nécessaire.

Le comité tentera-t-il, avant de proclamer la cessation du travail, une dernière démarche auprès de M. Clemenceau ? On l'ignore. Cette démarche avait été décidée, quand elle ne pouvait avoir pour objet que le départ de M. Simyan. Maintenant que M. Clemenceau se déclare ennemi des fonctionnaires révoltés, ceux-ci, sans doute, resteront chez eux. Il faut attendre. La situation est grave. Si habitués aux grèves que nous soyons, nous n'envisageons pas sans ennui et sans crainte, un nouvel arrêt des services postaux.

Deux cents « dames téléphonistes » se sont réunies hier soir, rue du Renard. Elles se sont bornées à entendre une conférence sur les avantages que leur procurerait l'association syndicale.

Elle ont, à la fin de la séance, adopté un ordre du jour réclamant pour les fonctionnaires le droit de se syndiquer.

G. D.

LA GRÈVE DE MAZAMET

Mazamet, 30 avril.

Ce matin, les grévistes ont tenu une assemblée à laquelle ils étaient presque tous présents — environ deux mille — et qui a duré jusqu'à onze heures.

Au milieu des cris les plus divers, la continuation de la grève a été votée à l'unanimité et la sortie s'est effectuée dans le plus grand calme.

On signale que l'usine Guilhou n'est pas la seule qui ait été visée par les rouleurs de rochers.

A Castanet, en effet, plusieurs blocs, pesant de cent à cent cinquante kilos, ont été détachés de la montagne et lancés sur la pente au bas de laquelle se trouve l'usine de la localité. Un de ces blocs a enfoncé la cloison de conduite d'air de l'hélice, après être passé tout près du toit de la maison qui contenait le contre-maître, sa femme et ses trois enfants.

Le parquet de Castres enquête sur ces faits en même temps que sur l'incident de l'usine Guilhou ; mais jusqu'à présent il n'a pas découvert d'indice qui puisse le mettre sur la piste des coupables.

Un Sabotage à la dynamite

Une formidable explosion réveillait et épouvantait l'avant-dernière nuit, vers onze heures et quart, les habitants de Billancourt. Elle provenait du centre du pays, des usines d'automobiles Renault frères, 45, rue Gustave-Sandoz, entre le pont de Sèvres et le pont de Billancourt, presque en face de l'île Seguin.

Le bruit avait été si violent qu'il avait été entendu, d'une part de la mairie de Boulogne qui se trouve au coin de l'avenue de la Reine, à plus d'un kilomètre de là, de l'autre, du Pont-de-Jour, où il avait causé un très vil émoi.

C'est dans le bâtiment B, situé dans le carré formé par la rue Gustave-Sandoz, la rue du Hameau, la rue de l'île et la rue du Cours, que l'explosion s'était produite. Ce bâtiment est un atelier d'usinage contenant une dynamo qui actionne toutes les machines.

Le concierge Schön, qui couche dans un logement situé sur la rue du Cours, se leva immédiatement et accompagné des gardiens des autres bâtiments, commença une ronde. Ils constatèrent dans le mur situé devant la dynamo, mur qui donne sur la rue de l'île, une ouverture de quatre-vingt centimètres de large sur un mètre de hauteur. Au pied, le sol était défoncé. Des pierres avaient volé de tous côtés. Toutes les vitres du bâtiment et celles de beaucoup de maisons voisines étaient brisées. La porte d'un immeuble situé à soixante mètres de l'usine était fendue dans toute sa longueur.

On était évidemment en présence d'un attentat commis à la dynamite. Néanmoins les dégâts étaient moins importants qu'on eût pu le redouter. L'engin qui avait fait explosion avait été enterré dans le sol, composé de mâchefer et de gravier qui n'avaient pas offert une grande résistance et n'avaient pas permis aux gaz d'employer toute leur puissance.

M. Philippon, commissaire de police de Boulogne, fut informé et accourut procéder aux premières constatations. Comme il s'agissait d'un attentat à la dynamite, il avertit par dépêche la Préfecture qui envoya M. Xavier Guichard, chef de la brigade des recherches, dit des anarchistes.

Is découvrirent quelques filaments de mèche et des débris de papier. Mais ce fut tout. Quant aux auteurs de l'attentat, la rue était, à l'heure où a eu lieu l'explosion, complètement déserte, personne ne put leur fournir le moindre renseignement sur eux.

M. Girard, chef du laboratoire municipal, et M. Bertillon, directeur du service anthropométrique, sont venus hier matin sur le théâtre de l'attentat. Pendant que M. Girard examinait les traces laissées par l'explosion, M. Bertillon prenait un grand nombre de photographies destinées à servir plus tard, le cas échéant, à l'instruction de l'affaire.

D'après quelques renseignements recueillis dans les environs, il pourrait bien se faire qu'on fût en présence, non d'un crime anarchiste, mais d'un acte de vengeance. M. Desmures, chef du personnel de l'usine, aurait été, ces temps derniers, l'objet de menaces de la part d'ouvriers congédiés. L'un d'eux lui aurait même annoncé qu'avant le 1^{er} mai, il aurait de ses nouvelles.

Mais une autre version, qui paraît plus admissible, circulait hier soir.

On racontait que les ouvriers de l'usine ayant manifesté l'intention de ne pas travailler le 1^{er} mai, M. Renault leur aurait déclaré qu'il tenait au contraire à ce que tous les ateliers fussent ce jour-là en pleine activité. Ils n'auraient pas répliqué, mais quelques-uns se seraient promis in petto de forcer l'usine au chômage.

les « faits divers », l'affaire de l'île Machef. Dans cette île, située à Saint-Maur-des-Fossés, se trouve une villa où un ancien commerçant, une écrivain, un ouvrier photo-graveur et une couturière avaient installé une fabrique de faux billets de banque.

Pendant plusieurs semaines, cette association fabriquait cent mille francs de faux billets. Une certaine quantité d'entre eux, remarquablement mal faits, du reste, furent mis en circulation. La Banque de France, ayant reçu quatorze de ces faux billets, informa la préfecture de police. Des agents faisaient bientôt irruption dans la villa Machef.

A l'audience de la Cour d'assises, présidée par M. Plantieu, les accusés ont reconnu en partie leur culpabilité, et ont dénoncé les deux chefs de l'entreprise, le Belge Pittance, qui vient d'être condamné à Bruxelles, à huit ans de prison, pour fabrication de fausse monnaie, et le Suisse Huguier, qui la Cour de Nouchâtel a condamné, ces temps derniers, à cinq ans de réclusion, pour émission de faux billets.

Sur réquisition de M. l'avocat général Marlin et plaidoiries de M^{rs} Desjardins, André Hesse, Joseph Python et Campinchi, le jury a rendu un verdict négatif en ce qui concerne l'ancien commerçant, l'ouvrier photo-graveur et la couturière; affirmatif, avec circonstances atténuantes, à l'encontre de l'écrivain. Celui-ci a été condamné à cinq ans de réclusion; les trois autres accusés ont été acquittés.

Mais, comme nous l'avons dit, le jury a signé, à l'unanimité, en faveur de l'écrivain, un recours en grâce.

AFFAIRES MILITAIRES

Attaché militaire. — Nous croyons savoir qu'un officier de l'armée brésilienne serait prochainement désigné comme attaché militaire à la légation du Brésil.

Le choix du gouvernement brésilien se porterait vraisemblablement sur le commandant Fleury de Barros.

Cet officier supérieur compte dans l'armée française de nombreux amis qui accueilleront avec joie cette nomination.

AVIS DIVERS

PULENCE, BEAUTÉ, JEUNESSE de la chevelure par l'EXTRAIT CAPILLAIRE DES BÉNÉDICTINS DU MONT MAUREL (E. Senet, administrateur, 35, rue de Maistre-Septembre).

Nouvelles Diverses

M^{re} POIRIER ET LES AGENTS. — Après l'incident qui s'est produit avant-hier, rue du Faubourg-Montmartre, Mlle Poirier a été convoquée hier par M. Rieux, commissaire de police. Mlle Poirier a répondu par lettre qu'elle ne pouvait déférer à cette invitation, une affaire importante l'obligeant à partir en voyage.

M. Rieux a transmis son rapport à la préfecture de police.

SUICIDE. — Le 17 avril, un employé de commerce, Casimir Vabre, âgé de quarante-cinq ans, quittait sa femme, mère, 113, boulevard Magenta, et allait vivre avec une maîtresse, 18, rue Greneta.

Mme Vabre se rendait à l'adresse indiquée hier à huit heures du matin. Elle était accompagnée de son employée, Thérèse Thevenot.

Tu vas monter au cinquième étage, dit-elle à cette dernière, et tu diras à mon mari que je lui pardonne, que je suis dans la cour et que je veux lui parler.

Thérèse Thevenot accomplit la mission dont elle était chargée, mais au moment où M. Casimir Vabre allait se rendre au rendez-vous qui lui était donné, sa maîtresse l'empêcha de sortir.

Il ouvrit alors la fenêtre, et criant à sa femme : « Mo va-t'en ! » il s'élança dans le vide. Le malheureux vint tomber aux pieds de celle qu'il aimait encore et s'est tué sur le coup.

UN DRAME DU VITRIOL. — Les locataires d'un immeuble, 25, rue Louis-le-Grand, étaient épuisés, hier matin, par les cris que poussait un de leurs voisins, Félix Kurik, tailleur. Le malheureux se tordait dans d'atroces souffrances. Il venait de recevoir au visage le contenu d'un bol de vitriol que lui avait jeté son ancienne maîtresse, Perla Cinéma, âgée de vingt-cinq ans.

Abandonnée il y a quelques jours par son amant, Perla Cinéma avait loué une chambre dans l'hôtel où il était allé habiter, et au moment où il quittait sa chambre, elle l'avait vitrifié.

Jean de Paris.

Odol
dentifrice absolument incomparable

TÉLÉGRAMMES & CORRESPONDANCES

Un naufrage tragique. — Le bateau de pêche *Corronne*, de Portsal, qui était parti ce matin à une heure pour pêcher à Molène, a été surpris par la tempête dans le chenal du Four et a sombré.

Le patron Coroller et ses deux fils se sont noyés.

Le patron laisse une veuve et six enfants.

Accident en mer. — Le paquebot *Amazon*, courrier de l'Amérique du Sud et du Sénégal, a rencontré, à l'équateur, le trois-mâts *barque Cannibière*, commandant Simon, de Marseille, qui lui a signalé qu'un passant dans le Pacifique-Sud un violent coup de vent lui avait enlevé le second et quatre hommes d'équipage. Son pavillon était en berne.

La *Cannibière* fait route sur Marseille.

Famille française massacrée au Congo belge. — Un négociant de Bangui (Congo belge), embarqué à Dakar sur l'*Amazon*, a raconté aux journalistes que le mois dernier une tribu de nègres anthropophages a attaqué dans cette région un convoi dirigé par un Français marié à une Bordelaise. Le chef du convoi, sa femme, ses enfants et son personnel ont été massacrés et leurs cadavres n'ont pu être retrouvés par un poste voisin venu au secours des malheureux.

LES CONCERTS

1^{er} Concert du Tonkünstler-Orchester

Le Tonkünstler-Orchester a donné hier soir son premier concert. Les musiciens munichois ont obtenu un immense succès.

Leur orchestre, qui peut rivaliser avec les plus renommées compagnies allemandes, se recommande des qualités les plus précieuses. Il a tout d'abord une jeunesse, une passion, une fraîcheur dans l'accent que bien des ensembles pourraient lui envier.

Et cet enthousiasme, qui communique à certaines œuvres de Berlioz, entre autres, une allure saisissante, ne vient pas seulement du prestige exercé par l'intérêt sur ses musiciens, il vient aussi de l'enthousiasme passionné que ces derniers portent aux ouvrages qu'ils exécutent; ils les « vivent » vraiment avec une profonde intensité; ils les « interprètent » avec ce mélange de curiosité fiévreuse, d'application et d'entraînement qui comporte un amour désintéressé et sans cesse renouvelé de la musique.

Ce désintéressement et cet amour vrai de l'art, on les rencontre à chaque page de l'histoire, curieuse à conter, de cette société; on en trouverait aussi le témoignage dans la méthode de travail du directeur et des musiciens. Nous aurons eu deux exemples cette année — l'un en France, l'autre à l'étranger — des résultats surprenants que peut déterminer — sur un orchestre admirable, mais nonchalant, ou sur un orchestre moins brillant mais bien intentionné — la confiance absolue dans la décision du chef. Cette confiance, les musiciens du Tonkünstler-Orchester l'ont au plus haut degré et ils ne se sont point trompés dans leur choix.

M. J. Lassalle aime la musique de la façon la plus intense; la pratique d'un métier qui le possède parfaitement ne gâte pas un instant la joie qu'il éprouve à traduire, à rendre sensible les beautés musicales qui l'émeuvent. Cet amour qu'on sent sincère et cette joie qui ne cherche jamais à se déguiser constituent le premier charme de son interprétation. Elle en connaît d'autres plus décisives : une flamme intérieure, un geste sûr, ample et sans raideur, une absence totale de préciosité, et, malgré qu'elle soit fertile en contrastes violents, une direction simple et toujours équilibrée.

Dans cette exécution, c'est l'atmosphère qui compte le plus, c'est le sentiment général de l'œuvre, c'est son mouvement de passion; ce n'est pas la perfection du détail.

L'orchestre se compose d'éléments excellents : les cors sont surprenants d'éclat, les trombones magnifiques; le quatuor est d'une belle plénitude, bien que les basses n'y soient pas égales aux violons et aux altos. Les bois ont une poésie un peu rude qui nous échappe. L'ensemble vaut surtout par son accent, par sa passion, son allure et, il faut le dire, par le tempérament vraiment superbe du chef qui le conduit.

Je vous ai déjà laissé entendre dans quel style, riche en oppositions, dans quel mouvement emporté ont été joués et l'ouverture du *Carnaval romain* et la *Symphonie fantastique*. Berlioz supporte et appelle souvent d'aussi magnifiques interprétations.

Beethoven, qui nous paraît devoir le repousser, y a trouvé cependant les raisons d'une saisissante exécution du finale de la *Symphonie en la*. Bruckner et Mahler, au second concert, prennent au contact de ce romantisme éloquent, leur réelle physionomie. Mme Ester Schnaudt, dont la voix de contralto est d'un timbre superbe, a chanté à la même séance des mélodies de Max Reger et de M. J. Lassalle. Les premières sont d'une poésie très large, très profonde, et toutes différentes du caractère que présentent celles des œuvres de M. Reger qui ont jusqu'ici pénétré en France; les secondes sont d'un tour charmant, d'un sentiment très pénétrant dans leur simplicité, et pleines de la plus agréable musicalité.

Robert Brussel. — P.-S. — Après l'exécution de la *Symphonie en la*, au concert d'hier, une palme a été offerte à l'orchestre par M. Laperrière, secrétaire de la Chambre syndicale, au nom de la Fédération des artistes musiciens de France.

Les musiciens du Tonkünstler-Orchester sont allés dans l'après-midi à la place Vintimille où se trouve le statue de Berlioz; ils étaient attendus par M. Perrot, délégué du Syndicat des musiciens; de là ils ont été déposés sur la tombe du maître français, au cimetière Montmartre, une gerbe de fleurs enroulée aux couleurs bavaroises et françaises. Enfin, ils ont visité la petite maison et le jardin de la rue du Mont-Cenis, dont M. L.-G. Prod'homme, l'éminent honnête homme, délégué de la Société Berlioz, leur a fait les honneurs.

Aujourd'hui, l'Association internationale des musiciens offre aux membres de l'orchestre un déjeuner à Versailles; ils visiteront ensuite le château et assisteront, le soir, à la représentation de l'Opéra.

COURRIER DES THÉÂTRES
Aujourd'hui:
Au théâtre Femina, à 2 heures, répétition générale de *Vers la gloire*, pièce en trois actes de M. Gaston Béraud.

Ce soir:
Au Théâtre Royal, à 9 heures, première représentation du spectacle de réouverture: *Le Vengeur*, 1^{er} acte, prologue de MM. Jos. Bridge et Harry Whist; 2^e acte, pièce de MM. Pierre Chaine, José de Bérès et Harry Whist (Mme Jeanne Chesnel, MM. Muffat, Georges Priant); 3^e acte, pièce de M. André Michel (Mlle Nelly d'Arcyville, MM. Durr, Viala); 4^e acte, comédie de MM. Elda Lévis et B. Dangeaux (Mme Cora Laparcerie, M. Cognet); 5^e acte, *Paris-Clairville*, revue en deux actes, de MM. Henri Grégoire et Jos. Bridge (Mmes Tariol-Baugé, Alice Perry, May Melsa, Aimée Faure, Alice de Tender, Alice Gillat, André Mielly, Rayna-Ray, Maud Clissy, Lucienne Mars, Marcelle Lours, Mlle Rinaud, MM. Jules Berry, Nemo, Sémery, etc.).

— Au théâtre Femina, à 9 heures, 7^e spectacle de l'Opéra, répétition d'art, *Vers la gloire*, Distribution:

MM. Louis Bourry, Pierre Sauron, Henry Perrin, Germain, Marlow, Vernorel, Baumer, Henry Médard, Séguez, Ougier, Romarin, Deligny, Broca, Vioir, — Mmes Marie-Marcilly, Marie Sauron, J. Dussat, Suzanne Ziegler, Gabrielle Herland, Lucie Vernorel, Lydi Olizar, Madame Séguez, Boyville, Anne.

— A l'Opéra, à 8 heures, *Rigoletto* et *Coppélia*.

— A la Comédie-Française, à 8 h. 3/4, *Modestie*, comédie en un acte, en prose, de M. Paul Argus.

Hervieu (MM. Dessonnes, Paul Numa, Mlle Provost; *Connais-toi*, pièce en trois actes, en prose, de M. Paul Hervieu, MM. Le Bary, Raphaël Duflot, Delhelly, Georges Grand, Mmes Barlet, Leconte).

— A l'Opéra-Comique, à 8 heures, *Werther* et *La Légende du point d'Argentan*.

— A l'Opéra, à 9 heures, *Bohème* (MM. Desjardins, Bernard, Desfontaines, Vargne, Joubé, Mmes Barjot, Albano, de Pouzols, Lucie Colas, Barsange).

— Aux Variétés, à 9 heures précises, 298^e représentation du *Roi (M. M. Brasseur, Guy, Max Dearly, Prince, Numa, Moricy, Simon, Petit, etc., Mmes Marcelle Lender, Amélie Diéterle, etc., et Mlle Lantelme dans le rôle de Marthe Bardier. A 11 heures, au 3^e acte, la Réception officielle.*

— On commencera, à 8 h. 1/4, par *Un mari trop malin* (Mlle Chapelas, Barnold, MM. Rocher, Dupuis, Reusy).

— Au Théâtre lyrique municipal (Gallé), à 8 h. 1/4 (avec le concours des artistes de l'Opéra-Comique), *Mignon* (Mlle La Palme, Mendes, Lamay, MM. Bourillon, Blancard, Dumontier, Brun).

— A la Renaissance, à 8 h. 3/4, *Le Scandale* (MM. Lucien Guilly, André Dubosc, Pierre Magnier, Mmes Berthe Bady, Marie Samary, Jeanne Desprez).

— Aux théâtres Réjans, à 8 h. 3/4, *L'Impératrice* (Mme Réjane, MM. de Max, Signoret, Duquesne).

— Au théâtre Michel, à 8 h. 3/4, *La Cloison*, *La Pitié des ménages* (Mlle Fanny Aubert), *Monseigneur de Saint-Christophe*, professeur de dévotion (MM. Henry Burget, Harry Baur, Mmes Margel, Lutz); *L'Apache* (Mlle Trouhanova, M. Franck); *Chose promise* (Mme Rosini-Derys, M. Burget).

— Aux Capucines, 9 heures, pour les représentations de Mlle Marguerite Deval, *Agar* ou *les loins andalous* (Mmes Marguerite Deval, Marisa Farcy, Dridie, Sarrilys, MM. Berthel, Max Carlin, Darnley); *Y a-t-il une suite?* (Mlle Maroussia, Destrelle, Mirandol, MM. Prad, Blanche); *Petite tache* (Mlle Deblonnie, MM. Orsy, Jalabert).

— Au théâtre du Grand-Guignol, à 9 heures, *La Grosse Mort*, *Le Bec de gaz*, *Le Délégué de la 3^e section*, *Le Jeu de l'Amour et des Beautés*, *Ce bon docteur*.

— A la Comédie-Royale, à 9 heures, *Le Roman chez la postière* (Mlle Emillienne Franville, M. Paul Ardant); *El ni vi ni comi* (Mlle Jeanne Chieirel, Siamé, MM. Matrat, Marcel Simon).

Mlle Brozia chantera *Rigoletto*, ce soir, à l'Opéra. Nous avons dit la belle interprétation qu'elle apporte dans ce rôle de la jeune et brillante cantatrice, et les acclamations dont le public la salue, ainsi que M. Noté, à la dernière représentation. Mlle Brozia aura ce soir encore pour partenaire M. Noté; M. Dubois chantera le rôle du duc de Ferrar. Sur scène encore, Mlle Laperrière, MM. Lequion et Cerdan. C'est assez dire l'éclat qu'aura l'interprétation.

Coppélia accompagnera *Rigoletto* sur l'affiche, et *Coppélia* sera dansée, à la tête du corps de ballet, par Mlle Zambelli, dont ce ballet est un des triomphes. Tout promet donc une soirée superbe.

Changement de spectacle, ce soir, à l'Opéra-Comique, par suite d'une indisposition de M. Ghasne. A la place de la *Hadramera*, on donnera *Werther* avec Mlle Berthe Lamare, Lucy Vauthrin, MM. Salicrup, Allard et Guillaumet, et *La Légende du point d'Argentan* avec Mmes Vallandier, Berg, MM. Azéma et Payen.

La *Hadramera* sera donnée postérieurement aux abonnés du samedi (série B).

Hier:
Mme Caro-Lucas chantait, hier soir, à l'Opéra, dans *Lohengrin*, le rôle d'Ortrude qu'elle tient depuis quelque temps. Elle y a été excellente et elle a mérité d'être associée, par la satisfaction du public, aux chaleureux applaudissements, mélangés de bravos, qui ont accompagné son rôle. Elle a été encore pendant toute la soirée, à Mlle Louise Grandjean, l'admirable Elsa que l'on sait, et M. Franz, un Lohengrin tout à fait supérieur.

M. Pierre Berton a lu hier, à la Comédie-Française, *Le Rencontre*, sa pièce nouvelle, qui va entrer en répétitions pendant que se poursuivront les représentations de *Connais-toi*, la belle œuvre de M. Paul Hervieu.

C'est M. Leloir qui sera chargé de la mise en scène.

On a refusé du monde, près d'un millier de personnes, hier soir, à l'Opéra-Comique, à *Madame Butterfly* qui chantait Mme Marguerite Carré. Aussi, pour répondre au désir qui lui a été manifesté de divers côtés, M. Albert Carré affiche-t-il dès aujourd'hui pour mercredi prochain le charmant ouvrage de Puccini.

Mme Marguerite Carré, comme hier, sera entourée de MM. Léon Bayle, Allard, Cazeneuve et Mlle Berthe Lamare.

Au cours de sa séance d'hier, la commission des Auteurs dramatiques a reçu communication, par son président, M. Paul Hervieu, de la lettre suivante du baron Henri de Rothschild:

Je vous ai fait part à plusieurs reprises, mon cher président, de mes scrupules au sujet de l'acceptation de ce projet, laissant la Société entièrement libre de le réaliser, ou d'employer cette somme comme elle le jugera bon.

Je vous prie, mon cher président, à mes sentiments de la plus haute estime, de m'excuser de ne pas vous avoir écrit plus tôt.

Signé: Baron Henri de Rothschild.

28 avril 1937.
L'éminent président de la Société des auteurs dramatiques a répondu en ces termes:

Cher baron Henri de Rothschild:
Je m'empresse de vous adresser réception du cheque de cent cinquante mille francs par lequel vous donnez la suite, que vous voulez bien juger la meilleure, au généreux projet dont vous aviez, dans votre lettre à notre comité, fait part.

Je suis très heureux de la nouvelle et l'Assemblée générale de mai 1937.

La Commission des auteurs et compositeurs dramatiques me charge de vous exprimer la plus vive gratitude pour cette libéralité considérable et pour le sentiment de haute solidarité qui y a inspiré.

La Commission a voté, à la séance de ce jour, l'insinuation de ce projet, laissant la Société libre de le réaliser, ou d'employer cette somme comme elle le jugera bon.

Je vous prie, mon cher président, à mes sentiments de la plus haute estime, de m'excuser de ne pas vous avoir écrit plus tôt.

Signé: Baron Henri de Rothschild.

Après avoir chargé son président d'adresser au généreux bienfaiteur de la Société l'expression de sa reconnaissance, la Commission a voté, à la séance de ce jour, l'insinuation de ce projet, laissant la Société libre de le réaliser, ou d'employer cette somme comme elle le jugera bon.

français et avait donné lieu d'espérer en une solution favorable.

Un léger accident survenu hier soir à miss Constance Drever, au moment d'entrer en scène, a empêché la délicieuse artiste de jouer son rôle de *la Veuve joyeuse*, au théâtre Apollo.

Ces Mlle Thérèse Cornay, engagée d'ailleurs pour partager le rôle de la comédienne, qui a remplacé miss Drever. Mlle Cornay s'est tirée non sans adresse de cette tâche difficile et Mlle Breska l'a suppléée très gentiment dans le rôle de l'ambassadrice.

On espère que miss Drever pourra reprendre incessamment le rôle dans lequel elle a tant si grand succès.

MM. Isola frères offraient, hier, à la presse et à de nombreux invités, le curieux spectacle d'un « prodige du théâtre (Kairino) ». Imaginez une troupe recrutée chez des enfants de douze à seize ans, et ces enfants interprétant avec un talent remarquable de conviction l'habileté scénique et de grandeur, un grand opéra: *Lucie de Lammermoor*. On a souri parfois, bêté deux ou trois fois, et, en somme, beaucoup applaudi. Devant ce succès, MM. Isola frères ont décidé les jeunes artistes à reculer d'un jour leur départ pour Bruxelles (ils vont y donner plusieurs représentations d'opéra-comique). Ils chanteront donc demain dimanche, en matinée, pour la deuxième fois, *Lucie de Lammermoor*; les familles pourront ainsi fêter à leur tour les jeunes prodiges italiens.

Un « incident » marqué hier la répétition générale du Théâtre Royal. A la suite d'une contestation relative à des places, M. Pierre Mortier, se jugeant offensé, a frappé au visage M. Carlier, le fils de la modiste bien connue.

Demain:
Le théâtre Antoine affiche pour demain dimanche, à 2 h. 1/4, la première matinée de son gros succès, *Maître Bob* (gagnant du Derby), M. Gribier, en tête de la distribution, comme le soir.

Le théâtre du Jardin d'acclimatation donnera demain, en matinée, *Paillasse* et *les Noces de Jeannette*; jeudi, 6 mai, *le Barbier de Séville*, et dimanche 9 mai, *Si j'étais roi*. Dimanches à trois heures, en plein air, au kiosque de musique, premier concert d'harmonie. Tous les jours, de dix heures à six heures, exhibition des nains.

Au jour le jour:
Ce matin entré en loge, au château de Compiègne, à dix heures et demie, les concurrents au prix de Rome pour la composition musicale.

Frieda Hempel à la Comédie-Française. Une des plus belles attractions de la représentation de retraite de Mlle Adeline Dudley, mercredi 5 mai, au Théâtre-Français, sera le début à Paris d'une des artistes les plus extraordinaires qu'il soit donné d'entendre.

Mlle Frieda Hempel, étoile de l'Opéra-Royal de Munich, qui, l'hiver dernier, triompha également à l'Opéra de Monte-Carlo, chantera deux airs dans lesquels le public pourra admirer une virtuosité unique au monde et le charme inouï d'une voix considérée aujourd'hui comme n'ayant point de rivaux dans le monde entier.

La Patti est la seule artiste à laquelle on puisse comparer Mlle Frieda Hempel.

La présence de cette cantatrice illustre dans un programme où figurent déjà les noms de Mmes Sarah Bernhardt, Bartet, Barretta, Cécile Sorel, Marie Leconte, Pierson, Renée de Mill, de MM. Monnet-Sully, Paul Monty, Royce-Hall, Jan Kubelick, Léon Delannay, Leinher, Dessonnes, Alexander, promet un succès sans précédent à cette belle manifestation.

Mlle Frieda Hempel repartira pour l'Allemagne le lendemain de la représentation du Théâtre-Français.

M. Jean Périer est toujours assez souffrant et, de ce fait, la répétition générale du nouveau spectacle de l'Opéra-Comique, *Myrril* et *le Cœur du moulin*, se trouve renvoyée à l'autre semaine.

A la suite d'une brillante audition, M. René Fugère a signé avec Mlle Réjane pour deux années. M. René Fugère est, on le sait, le fils de l'éminent doyen de l'Opéra-Comique; chanteur adroit et comédien de talent, M. René Fugère appartient depuis deux années au théâtre de Cluny et il y est très apprécié.

Quand finira le cours des belles représentations de *Lauzun*, la Porte-Saint-Martin reprendra la *Glu*, le drame puissant et douloureux de M. Jean Richepin, que les Parisiens n'auront pas vu depuis les débuts de la troupe, au théâtre de la Gaîté.

Mme Réjane, presque une débutante à cette époque, jouait la *Glu* de façon à faire deviner, en elle, le grand artiste qu'elle allait devenir; M. Dorsot abordait la scène pour la première fois, et Mme Agar jouait le rôle de Marie des Amers.

MM. Hertz et Jean Coquelin ont choisi Mlle Réjane pour le rôle de la *Glu*. Mlle Réjane a été engagée spécialement pour celui de Marie des Amers. Ces deux brillantes artistes donneront à leurs personnages une allure toute personnelle et particulièrement intéressante.

Les Parisiens auront aussi le plaisir de voir repartir sur la scène M. Jean Coquelin, éminent comédien, qui, après avoir joué pendant les deux dernières années de la saison, a été nommé directeur de la troupe.

Le spectacle du théâtre Michel conquiert tous les jours le cœur du public élégant qui s'y donne rendez-vous. Et il n'en peut être autrement avec le spectacle aussi varié qu'attrayant qu'a su composer M. Mortier.

Après la *Cloison* de M. Claude Gélle, délicatement interprétée par Mlle Riveyre, ce sont les danses curieuses de Mlle Yveta sur la musique colorée de M. Léon Delannay.

M. Henri Burget jouera ensuite d'une façon exquise *Chose promise*, la délicieuse comédie de Mme Marni.

C'est ensuite *L'Apache*, l'angoissant minodrame de M. Paul Franck. Mlle Tounahova y remporte chaque soir un véritable triomphe.

La soirée se termine sur un éclat de rire avec *M. de Saint-Christophe*, professeur de chinois, de M. Charles Desfontaines, où rivalisent d'entrain Mmes Margel, Lutz, Châlon, MM. Burget, Harry-Baur et Keller.

L'Assommoir finira la série de ses représentations à la fin de la semaine prochaine, dimanche dimanche, avant-dernière et dernière matinées.

Lundi 30 mai, reprise de la *Jeunesse des Mousquetaires*. Mme Flore Mignot jouera Mme Bonacieux et elle y sera charmante. D'Artagnan sera incarné par M. Dorval, et Athos par M. Volny. Mmes Bonchetal et Carmel Deraisy joueront Milady et Anne d'Autriche.

Le numéro 9 de *Comedia illustrée*, la si complète et si vivante revue théâtrale, vient de paraître. Toutes les premières de la quinzaine: *Demain*, *les Fugitifs*, *Lanzoni*, *Shatter Box* y sont illustrées de nombreux dessins et photographies. A signaler, les très amusants croquis des chansonniers de Montmartre. Nous ne saurions trop recommander cette revue à nos lecteurs qui y trouveront le guide le plus avisé et le plus documenté du mouvement dramatique parisien.

M. Clément Bauchet, directeur des Folies-Bergère, présidera après demain lundi le 30^e « Dîner des Mille regrets ».

A l'Athénée.

La causerie à la matinée de l'Athénée, mardi prochain, sera faite par M. Répé-

Blum qui a pris pour sujet: « Les Conférenciers au théâtre ». Sa causerie présentera cette originalité que les auditions seront faites, non par les artistes, mais par les conférenciers eux-mêmes.

A propos de l'Athénée, on nous conte que, profitant des loisirs que lui laisse dans la journée la vogue du *Greluchon*, M. André Brémond s'est installé en villégiature dans une maisonnette des environs de Paris. Il y reçoit ses amis et, chaque soir, le créateur du *Greluchon* ramène avec lui ses hôtes à Paris dans une superbe automobile qu'il conduit de façon à mériter les bravos des plus habiles chauffeurs.

Jondis et dimanches, à 3 heures, au théâtre Femina, c'est toujours la même foule joyeuse qui vient après une promenade aux Champs-Élysées applaudir *Mademoiselle de la guerre*. Et c'est un plaisir de voir avec quelle joie petits et grands accueillent le ballet des Cloches de Pâques, le duo de Chichard et de la Grisette, les fables de La Fontaine, etc., etc., toutes choses amusantes et jolies qui font le grand succès des Matinées pour la jeunesse (Tél. 38-88). Fautuils depuis 3 francs (Métro Alma).

Les deux principaux motifs de la fameuse valse de *la Veuve joyeuse*, dont tout le monde parle, sont publiés dans le supplément musical du numéro de *Musica*, qui vient de paraître. Seule *Musica* pouvait offrir cette primeur. On y remarque aussi des chefs d'œuvre classiques de Monteverdi et de Haydn, annotés et commentés par Mme Wanda Landowska et M. Vincent d'Indy; des nouveautés de MM. Xavier Leroux, Sarasate, Gustavo Dorel, Missa et Marcel Lattès.

La partie illustrée est digne en tous points de l'album. En vente partout (Pierre Lafitte et Cie).

M. Trianon-Lyrique.
M. Félix Lagrange a repris hier le *Trouvère* pour les débuts de Mme Semit dans Azucena et la rentrée de M. Hugues dans Manrique.

Le succès des deux artistes a été complet, ainsi que celui de Mlle Jane Morlet, une belle Léonore à la voix étendue et pure. Ils ont partagé les applaudissements avec MM. Gilles, Cargue, Jane Ferry et aussi avec l'orchestre et les chœurs, remarquablement dirigés par M. Le Bailly.

Demain dimanche, à deux heures, première matinée du *Trouvère*.

Le Comité de bienfaisance pour la construction de l'hôpital-hospice de Châtillon-sur-Indre (Indre) a organisé une matinée de gala, qui sera donnée le lundi 3 mai, à deux heures et demie, au théâtre de la Scala, sous la présidence d'honneur de M. Ruau, ministre de l'Agriculture, et avec le haut patronage du préfet de l'Indre, des sénateurs et députés du département. Une musique militaire prêter son concours à cette solennité.

LES SALONS DE 1909

SOCIÉTÉ DES ARTISTES FRANÇAIS

L'Art express et l'Art expressif

J'adore les clowns. Vous aussi, n'est-ce pas ? Ceux entre autres qui exécutent dans les music-halls des tableaux en dix secondes. Frr ! Frr ! Frr ! Voilà une mer bleue et un ciel rouge. Pif ! la ligne de l'horizon. Vlan ! c'est un steamer. Paf ! voici son panache de fumée. C'est admirable.

Nos artistes n'ont pas moins de talent. Les exercices auxquels ils se livrent sont prodigieux. Si Michel-Ange et Raphaël avaient dû, comme notre clown, faire des marines-express aux Folies-Bergère ou exposer tous les ans, comme nos peintres, un tableau de douze mètres, il est probable qu'ils auraient moins bien réussi qu'eux.

L'express se livre à un travail prodigieux. Seul, après cinq minutes de méditation, on même sans méditer aucunement, et après sept ou huit mois de labeur, il abat une peinture qui, pour être parfaitement équilibrée et accomplie, demanderait plusieurs années de désespérément d'amour. Aussi est-il surprenant qu'il réussisse déjà presque à demi dans une entreprise aussi chimérique. Il est si sûr de lui qu'on le voit encore ajouter une avant-dernière touche à son tableau sur la charrette qu'il emporte, une dernière dans la salle où l'on vient de l'accrocher.

Il sont plusieurs centaines ainsi. Et ce qu'ils nous montrent à l'air d'être pressés, c'est insuffisant ? Mais il faut attirer l'attention dans cette lutte à coups de poing pour le succès. (La comparaison des clowns est exacte de tout poing.)

Quelle erreur ! On est bien mieux remarqué, justement, avec une petite œuvre parfaite qu'avec une immense machine vide, peinte, lustrée, plâtrée, peinte. Les Japonais demeurent les artistes les plus admirables du monde moderne parce qu'ils ont donné cet exemple de tact. Ils expriment en une esquisse de vingt centimètres de large des spectacles que les glorieux produits de nos écoles ne peuvent retracer que dans le format de ce *Radeau de la Méduse* ou *Géricault*, malgré son génie, a donné le premier et déplorable exemple des formats disproportionnés avec le sujet. Un album de trente pages est un univers. Un kakemono grand comme votre mouchoir vous met en présence de l'infini.

Les Japonais sont de petits hommes, mérope, un peintre qui, naturellement, n'a rien compris. — Et nous, sommes-nous donc des géants ? Essayez donc de faire collection de tableaux de M. Bérard. Vous saurez ce que vous coûtera votre loyer. Je prends M. Bérard, parce qu'il est le plus typique et le plus cristallin exemple. Mais ce qu'il dit de talent, de savoir, est chose vertigineuse. Forcé de se contenter des chiffons de papier d'Hokusai, il serait peut-être presque aussi grand qu'Hokusai, à l'esprit près.

Et nous assistons depuis près d'un siècle à ce prodigieux gaspillage de force cérébrale, d'habileté manuelle le plus insensé qu'on ait vu en aucun temps, en aucun pays. Nos artistes noient cinq cents bouteilles d'un vin généreux dans cent mille litres d'eau saumâtre. Pendant vingt années j'ai visité avec le plus grand soin tous ces Salons grands et petits. Souvent j'ai cru ressentir de l'irritation, ce qui était un tort ; parfois de la lassitude, ce qui était naturel. Aujourd'hui je démente mieux mon impression véritable : c'était, et c'est surtout aujourd'hui, du regret de voir tant de richesse perdue, tant d'efforts avortés, pour prendre part à une concurrence illusoire, et complaire à un public égoïste et indifférent. Ce Salon est, comme les autres, plus que les autres, peut-être, rempli d'œuvres qui eussent pu être précieuses, et qui ne sont qu'atrophies ou hypertrophies.

Mais que servirait de récriminer ! Les mœurs, les conditions de la vie ont amené ces maux. D'autres conditions, d'autres mœurs les emmèneront et en ramèneront d'autres. On ne change pas plus une évolution avec un article de critique que l'on n'accomplit une révolution par un ordre du jour de syndicat. Ce serait trop commode. Estimons-nous donc heureux, avant de passer en revue les cinq mille trois cent trente bonnes intentions d'art, chiffre exact, dont ce Salon est pavé, de pouvoir discuter une quarantaine d'œuvres plus fortes, plus heureuses ou plus expressives. Il n'en manquera pas d'autres, après tout, dans le reste, qui mériteront de vous plaire, ou même que vous préférerez à celles que nous préférons.

Le dessus du panier

L'art de ces grandes expositions, comme la politique des nos Parlements, s'adresse surtout au suffrage universel. Si l'on en juge par la proportion des genres, on devra conclure que celui-ci, entre les deux grands domaines du dessin, la fantaisie et la réalité, préfère le dernier. Mais parmi les œuvres à base réaliste, le public, sans même s'en douter, sera toujours plus attiré par celles qui sont relevées d'un peu d'émotion, de caprice, et qui offrent quelque pensée généralisatrice.

C'est pour cela, par exemple, que M. Joseph Bail séduira plus avec ses *Communiants*, et M. Déchenaud avec ses *Noces d'or*, que M. André Dewambez avec sa *Réception de l'Ecole normale*. C'est justement, il n'a rien mis de la fantaisie dont il est si riche, ou que M. Hoffbauer avec son *Enfante*. Je viens de vous désigner les quatre moelleuses pages de réalité du Salon.

M. Joseph Bail s'est surpassé en largeur et en richesse de métier. Il a de

plus réussi à mettre une saveur de grâce et de jeunesse, dans ce groupe si harmonieusement et si naturellement groupé qu'un rayon de soleil dore. C'est d'un art grave, sérieux, recueilli, aimable cependant, et pour tout dire d'un mot, un beau tableau.

Ce qu'il y avait d'un peu âpre et d'un peu réchigné dans le talent de M. Déchenaud a disparu cette fois pour faire place, dans son tableau des *Noces d'or*, à beaucoup de tendresse virile, de sentiment simple et pénétrant. Cette belle scène rustique, qui réunit de la façon la plus véridique, la plus humainement harmonieuse, les membres de toute une famille, aux âges d'espérance comme à ceux du souvenir, est une œuvre d'art très forte, très noble, très émouvante. Ajouterais-je que cela est peint à merveille, modèle magistralement dans une demi-tenue discrète et qui laisse pourtant à tous les objets, à tous les détails des physiognomies, leur éloquence ? M. Déchenaud a fait acte d'innovateur sans rien innover : il montre seulement qu'on peut régénérer cette peinture de mœurs rustiques, et une formule même dont on a tant abusé, rien qu'en y apportant une attention profonde, un travail patient et loyal, en un mot un véritable amour.

L'effort de M. André Dewambez est considérable. Raconter « la fusion de l'Ecole normale avec la Sorbonne » n'était pas à coup sûr une entreprise bien grise. Un escalier, reliant, dans une cérémonie officielle, des groupes d'étudiants et des salamales de professeurs en toges, voilà ce que M. Dewambez a vu et rendu avec conscience et avec robustesse. Mais il nous offre en même temps le spectacle d'un salinier condamné à écrire un rapport administratif. Il faut espérer que lorsque cette grande affaire sera en place, le peintre en fera une petite, sur le même sujet... pour nous.

M. Hoffbauer, lui, par nature, ne sait peindre que des fragments de grandes compositions ou des faits divers. Généralisateur, il ne l'est pas et ne le sera jamais. Il a, d'accord, une dextérité vraiment exceptionnelle. Ces cuirassiers s'appellent à charger, la nuit, sont la soupière et le brillant même. Cela étonne et n'étonne pas ; l'on sent trop bien que le peintre s'est beaucoup plus intéressé à des reflets sur un casque ou à des luisants de croupes dans l'ombre, qu'il ne s'est préoccupé de dégarer les caractères d'un drame humain.

M. Avey a cherché, lui, à exprimer les élégances de la femme actuelle. Sous le titre un peu prétentieux parce que le tableau n'est pas de complète réussite) de *Princesses modernes*, il a montré de jeunes femmes en toilettes claires, sur la grande terrasse du palais de Versailles, près des bassins aux margelles de marbre, aux groupes de bronze opulents. C'est toujours la même chose. D'un tableau moitié moins grand la matière est plus précieuse, le dessin plus affiné, les attitudes de têtes moins forcées, les reflets sur les carnations moins heurtés. Combien le talent de M. Avey se fût mieux prouvé si, méditant le vers qu'on ne saurait trop recommander aux peintres actuels, il avait eu moins d'ambition pour son tableau et s'il

L'avait fait tout petit pour le faire avec soin !

D'autres peintres à tendances réalistes, M. Jonas, M. Laparra (celui-ci s'est pourtant prouvé bien plus émotif naïvement) sont plus ou moins dignes d'attention cette année, et j'ajoute à la sélection de ceux qui sont purement littéraires ou qui ajoutent un grain d'émotion, MM. Peseau, d'Estienne, Royer, Vollet, G. Pierre, J. Pagès, Jean-Pierre Laurens, Grün, Ceulx, et divers autres, seront commentés plus loin.

Dans la fantaisie et le rêve, c'est encore cette année une femme qui triomphe, et cette femme est encore Mlle Hélène Dufay. Son panneau décoratif, *Chant pour la beauté*, où, parmi des frondaisons dorées, évoluent avec grâce de beaux corps souples et des paons au riche émail, est d'une invention bien venue, séduisante au possible. Peut-être, chez elle, le nu féminin a-t-il une légère tendance à s'engorger quant à la forme. On le souhaiterait plus svelte ; il est impossible de le réver plus fleur et plus lumineux.

On a rassemblé dans une salle spéciale les principales œuvres de M. Albert Maignan, de qui la disparition a excité de profonds regrets, tant l'homme était sympathique et distingué. Il est trop tôt, malgré cette réminiscence, pour porter un jugement bien arrêté sur son œuvre. Il semble toutefois que M. Maignan ait réuni en lui, à un assez haut degré, les qualités et les défauts que nous constatons tout à l'heure dans notre école actuelle en général : des idées ingénieuses traduites dans des dimensions trop vastes, un désir de beauté se dispersant parmi le vague que ces formidables surfaces imposent. M. Maignan possédait, cela se voit de reste, un instinct d'équilibre, un sens aigu de tout ce qu'il y a de riche et de délicat. Telle étude de nu, telle observation d'un joyau de la mer, le prouvent bien. Mais le Salon était là, et la réputation de Salon, avec leurs exigences, et l'artiste aura été, du Salon, un triomphateur et une victime. Il n'aura jamais pu faire aussi précieux qu'il voulait, et en voit qu'il l'eût voulu passionnément. Son tableau du *Tocsin* demeure toutefois d'une invention pittoresque et d'une intention fière, et il y a des accents touchants dans le double portrait d'intimité familiale où il se représente, et qu'il n'eût pas le temps d'achever.

M. Antonin Mercier, M. Clairin, M. Maxence, M. Hermann Vogel, Mlle Pauline Ador, de qui il est parlé plus loin, ont aussi cette année parmi les plus brillants représentants de l'art de l'école. M. Rochegrosse avec des reconstitutions de la vie des courtesanes grecques, dans les rues, dans la fraîcheur marmoréenne des palais, se montre plein d'invention, et

d'éclat et de fantaisie. C'est un des peintres les plus aptes à évoquer, à la moderne, des vraisemblances antiques, d'une façon amusante et documentée, et le plus digne d'illustrer Banville et Pierre Louys.

Ce goût dominant de l'exactitude que nous sommes forcés de constater dans la peinture de scènes humaines s'affirme avec non moins de force dans l'étude de l'être pris en lui-même. Il y a beaucoup de portraits attentifs, raisonnables, vigoureux ; il en est même qui ont quel que charme. Mais presque pas qui aillent au delà de l'aspect immédiat, de l'enveloppe matérielle. La comparaison avec les cent brûlantes images de femmes exposées en ce moment aux Tuileries ferait mieux comprendre ce que nous souhaiterions. Il est vrai que les portraits figurant ici auxquels nous accordons parfois trop peu d'attention, prendront avec le temps un intérêt que nous ne saurions déterminer, et c'est déjà un gage de durée, pour une époque d'art, que de compter des portraitistes comme MM. Bonnat, F. Humbert, Birley, G. Ferrier, Laszlo, Jean-Pierre Laurens, Mmes Bourillon-Tourmay, Rondenay, Angèle Delassalle, etc.

Un artiste des plus sincères de ce temps a montré comment avec de l'émotion et de la conviction il était possible de se distinguer dans l'étude de la nature, tantôt élémentaire, tantôt féroce, qui nous entoure, et d'ajouter au paysage une note inédite. C'est M. J. Adler, qui, dans sa vue de *Charleroi*, suit rendre avec une grandeur âpre et une sorte de richesse désespérée le formidable embrasement, le sol imprégné d'ardentes scories, le ciel obscurci d'épaisseurs et multicolores vapeurs, les architectures grandioses et implacables des pays d'usines. Que d'autres mettent cet entraînement et cette intelligence à retracer les douceurs ou les sauvageries des solitudes, et notre école de paysage, malgré les redites et les commerciales insignifiances qui l'encombrent, et nous n'aurons pas à nous plaindre. Certains y ont réussi, et ce sont, cet année, MM. Guillemet, Pointel, Guittner, Quost, Foreau, Gagliardini, Guignery, W. Donne, Antin, Mlle Morsad, etc.

Je viens de vous donner un aperçu de ce qui, lors d'une première visite semble, le meilleur. La revue plus détaillée que je vais entreprendre par salles contiendra quelques inexactitudes de place, car au dernier moment, des tableaux voyagés encore sous l'influence de forces mystérieuses, au nombre desquelles il serait mal de chercher cette dernière remarque d'avoir sacrifié une œuvre de mérite.

Il est regrettable que des artistes aussi privilégiés que M. Jules Lefebvre et M. Roybet contribuent à ces difficultés de rendre compte d'un Salon, et donnent l'exemple de l'inexactitude, en envoyant leurs œuvres au moment même où l'exposition va s'ouvrir ! L'exemple de l'incertitude aussi. De tels maîtres sont-ils donc si peu sûrs d'eux que la dernière touche ne puisse être donnée par eux qu'à la dernière heure ? Si nous ne parlons pas de leurs envois, c'est qu'il a été impossible de les voir. Les lecteurs nous excuseront.

Pour ne pas terminer cette introduction par une impression de reproche, nous dirons que, comme installation, le Salon procure cette année une impression de présentation des plus agréables. La suppression de la cimaise contribue à cet aspect flatteur et l'on voit que M. E. Thoumy n'est pas seulement un commissaire général des plus courtois et des plus obligeants, mais encore un architecte d'un goût sobre et sûr.

SALLE PAR SALLE

SALLE I. — Quelques critiques que l'on puisse faire de la grande décoration de M. Dewambez, c'est par la comparaison avec celle de M. Gorguet, par exemple, que ressort le mérite et l'originalité de son effort. Est-il rien de plus banal, de plus criard, de plus insuffisant que cette *Jeune de Monfort présente son fils aux seigneurs bretons* ? Toute la partie ornementale, qui semble due aux spécialistes sur lesquels se reposent de nos jours les jeunes maîtres, est d'une sécheresse dépourvue de tout art, tandis que les personnages, incommensurablement dessinés, s'agitent en pantomimes inexpressives. Et la nature des Gobelins sera chargée de transcrire cela en une des malaises les plus splendides, — et les plus coûteuses — qui soient ! Et ce qu'il y a de fâcheux, c'est que M. Gorguet montre beaucoup de talent et très fin, dans de petits morceaux.

Quelques bonnes peintures sans prétention consolent heureusement de cette insignifiance machine. Entre autres, le vigoureux *Eclaircie en campagne*, un peu sombre, mais très franc, de M. Max Bohm ; *Intimité*, de Mlle Thérèse, qui est au contraire claire et gaie, et délicate à souhait ; ou encore *l'Enfant à la crinoline*, de M. Desch, gentille image, qui rappelle un peu les anciennes choses de Boulet de Monvel ; ou le *Portrait de famille*, de M. Gabriel Domergue, d'une couleur et d'une enveloppe excellentes, d'un sentiment tendre, sérieux et vrai. Un vigoureux portrait de M. Taft par M. Mac-Cameron est flegmatiquement campé.

Pas mal de paysages, naturellement, se faufilant entre les grandes toiles, qui abondent en ce redoutable hâil. Parmi les meilleurs, le mélancolique *Château de Saint-Sauveur*, de M. Georges Lefebvre ; ceux de M. Monré, Nils Lund, Yeend King, Montagné, Marché, Paulin Bertrand, Boudot, Merckaert. Mais comment M. Hughes-Stanton, qui a beaucoup de talent, a-t-il pu voir si noir Vil-

leneuve-les-Avignon, un des lieux d'élection de la lumière ?

Entre les « tableaux de chevalet pour géants » qui s'étaient ici, le *Carnot* de M. Desvareux est le plus fort et le plus sobre ; et l'*Abreuvoir* de M. J. Roque, la *Procession au Caire* de M. Deutsch, l'*Invasion*, de M. Guindon, ne manquent point de mérites. Enfin, la *Soupe populaire* de Mlle Minier, est pour une femme un morceau vigoureux, presque trop.

Ce n'est pas tout. L'on vous recommande encore trois morceaux d'un très bel accent d'art. Le tableau de M. Hubbell, intitulé *Au coin du feu*. Puis deux études de nu de tout à fait premier ordre, l'une de Mme Gagarine-Stouriza, souple, chaud, vivant ; l'autre, presque aussi magistral, de Mlle Angèle Delassalle.

SALLE II. — Les *Princesses modernes* de M. Avey régnent ici, tant bien que mal. Tout est relatif. La *Baignade* et les *Flours* de M. Quost apportent une fraîche et gaie, et saine impression parmi tant de choses artificielles, comme une goutte de rosée après un océan d'huile. Merci donc, bon M. Quost !

Mlle Ermen Parini, au talent nerveux et discret ne doit pas passer inaperçue ; je vous signale sa pénétrante *Liseuse*.

Avec sa sincérité habituelle, M. Petitjean nous promène sur les *Bords de l'Armançon* ; MM. Pape, Palézieux, Provost-Valéry, Trigout, Perlmutter, Riket ont aussi de bons paysages.

Le fuligineux *Buveur* de M. Richébé est un morceau assez heureux, ainsi que l'étude de vieille de M. Schiff. Le petit *Pluie* de Mlle Eva Roos, les portraits de Mlle Hélène Blankstein, de MM. Seymour-Thomas, Salgé, Patry, les petits intérieurs de M. Saubès sont encore à regarder.

SALLE III. — Les deux grands paysages de M. Quittner font sensation, du moins auprès des visiteurs (ils sont la majorité), qui n'ont pas été à Vienne. Un paysage « très français » produirait la même impression parmi une exposition viennoise. Mais enfin, je ne songe point à contester le charme de cette chute d'eau que M. Quittner nous montre déjà pour la deuxième ou troisième fois, et surtout de ce joli cabaret sous les arbres, très fin, très attrayant, très léger d'atmosphère ; et pour ne point être soupçonné de chicanerie, il faut bien dire que cela compte parmi les meilleurs paysages de l'année. Cela n'empêche pas le mérite de ceux de MM. Thivier, Sauzay, Perrier, J. Rémond, Riket, que l'on rencontre dans cette salle, — et surtout de M. H. Van der Weyden, de qui le *Troupeau* sous un ciel nuageux est chose émouvante, et belle de peinture.

Les pimpantes fantaisies de M. Rochegrosse ; la tête de femme à contre-jour de M. Emile Renard vous retiendront quelques instants dans cette petite salle. Sans que pour cela vous négligiez de donner un coup d'œil à la *Sauv Rosalie*, de M. Richemont ; à la valse d'enfant de M. Vazquez ; à l'évêque de M. Rivière, qui est un bien jeune et séduisant évêque, anglais, il est vrai ; à la petite scène de *Picardes*, de M. Zo ; à divers morceaux de MM. Walker, Schildenbeck, Ridet, S. Thomas.

SALLE IV. — M. Patriot continue de faire des progrès décourageants. Il fouette sa crème blanche et rose de façon plus esbrouffante que jamais. L'un de ses entours est relevé, sauvage, suprême, de confiture de groseille et de lanibères de truffes. Ah ! l'interdit confiseur ! Son sucre filé est une petite merveille, et ses sorbets, qui ressemblent presque à des femmes, sont légers, légers, légers. Peinte avec son autorité coutumière, la *Rue à Madrid*, de M. Zo, est d'ailleurs dépourvue d'intérêt. Ce de pages d'album ici, dont on a fait, sans réflexion, des tableaux ! Les meilleurs donnent dans ce travers sans jamais vouloir entendre.

Un triptyque de Mlle Elisabeth Sonnet, touchante et candide interprétation de la *Divine Comédie*, est d'un attentif et harmonieux métier d'autrefois. Mlle Sonnet est une des rares et vraies primitives de ce temps-ci.

En bel habit d'académicien, M. Nénot nous est représenté avec soin par M. Schommer. Mais je trouve plus de charme à la simple tête de femme rêvant de M. Sieffert.

Des paysages de MM. Renaudin, Walzel, Van der Weyden, Ponchin, Guignon, puis deux très bons petits tableaux de fleurs, l'un minutieux, de M. Willman, l'autre largement touché de M. Larue, méritent d'être regardés.

SALLE V. — La galante et romanesque fantaisie que M. Vogel intitule *Henne propice* est un des plus brillants tableaux de genre du Salon. Invention, arabesque, architecture, tout en est ingénieux, séduisant, d'un ton très à part, qui fait penser à une sorte de Moritz de Schwind qui serait moderne. Le savoir et l'esprit de M. Vogel sont exceptionnels, et dès que ce dessinateur éminent a voulu faire de la peinture, il a réussi tout de suite. Pourquoi, seulement, faut-il que les mains de cette exquise musicienne soient si affreuses ? Vite, que M. Vogel gratte ces battoirs et les remplace par des mains effilées et princières !

Savez-vous que cette *Jeune Dame hollandaise*, modeste petite esquisse de miss Lizzie Anshing, est un des plus gentils bibelots d'ici, une des rares, plus choses que l'on voudrait emporter ? Cherchez cela, vous m'en direz des nouvelles.

Il y a un mérite probe et grave dans le portrait de M. Ph. de Winter par lui-même, et bien de la vigueur dans la *Promenade*, de M. Max Bohm, qui mériterait une meilleure place.

Il faut aussi dénicher dans les hauteurs un excellent petit paysage de neige de M. Trowbridge.

Comme autres paysages méritoires, l'*Estérel*, peut-être pas tout à fait assez

abrupt, de M. Réalier-Dumas, et la *Vallée de Dulac*, de M. Aumonier, effet de soleil brumeux, un des plus beaux du Salon ; puis d'autres de MM. R. Allan, Waite, P. Ballue, L. Pillot.

Les *Brûleuses d'Algues*, de M. Henri Royer, malgré le talent et la correction, eussent gagné à être décrites dans une toile de plus modiques dimensions, celles de l'agréable petite paysannerie de M. Souza-Pinto, par exemple.

SALLE VI. — M. Synave est le plus riche et le plus harmonieux peintre de la salle (encore que je préfère à cette grande étude de femme couchée ses délicieux enfantillages habituels) ; M. Etcheverry en est le plus mondain, le plus modiste, le plus illustre, je veux dire le plus illustrateur. Son *Galant message* appartient au genre de carte postale le plus crispant. D'autre part un grand portrait de dame avec un enfant, morceau bien supérieur, est plein d'agrément et de brillant. C'est qu'alors M. Etcheverry n'a pas voulu subjuger le public sentimental.

Quel médiocre *Portrait de Rodin* que celui de M. Philip, et comme le besoin s'en faisait sentir ! Celui d'une dame, sa voisine, par M. Vollet, est beaucoup meilleur.

M. Boutigny occupe l'attention, de force, par une grande *Reddition de Toulon* qui a toutes les qualités et tout l'intérêt du genre. Une scène espagnole nocturne de M. Gourdaul, et d'autres espagnoleries, diurnes, de M. Ribera ; des nus de M. Many Benneret L. Berthault ; le *Jet d'eau* de M. Ridel ; les paysages de MM. P. Bouchard Quinton, Amoretti, Rigolot, Tauzin, Constant Duval, et c'est tout, je crois.

SALLE VII. — MM. Tattégren, Trigout, de Palézieux, nous renseignent sur la mer et les marins, et MM. Triquet, Bréauté, P. Thomas, sur les sautes mondaines. Agréable contraste.

M. Tony Tollet, sous le titre souriant d'*Après la bataille*, nous retrace une scène intime pleine de tendresse et de bonne grâce : un enfant qui, après un vaillant jeu aux soldats de bois, s'est endormi sur les genoux de la sœur aînée ; c'est une peinture simple, aimable, et d'excellent aloi.

L'abbé Van Hollebeke a ici une bonne petite toile rustique ; Mme de Wentworth, un savant portrait de M. Charles Joseph Bonaparte ; M. Saint-Germier, des scènes vénitienes ; M. Taupin, des scènes algériennes ; M. Weisz, une figure de fantaisie, et MM. A. Buffet, Polak, Allan et Biva, des paysages de divers sorts.

SALLE VIII. — Si nous étions peintres, vous et moi, — ce qui n'est pas à souhaiter parce que cela ferait deux peintres de plus, — et que nous eussions la touchante idée de faire le portrait de notre père, j'ose affirmer que jamais nous n'eussions pensé à le représenter en peignoir de bain. Ces sortes de constatations familières sont supportables sous forme de croquis, tels que ceux qui nous ont été tracés de Voltaire par Huber, et qui peuvent même devenir des documents précieux et touchants par leur discrétion et leur intimité même. M. Tade Styka n'a point soupçonné de ces convenances, et le grand portrait paternel qu'il a exécuté, d'ailleurs habilement, offre le désagréable contraste d'une facture et d'un format d'apparat avec un sujet par trop privé. C'est un portrait devant lequel on a envie de s'excuser d'être entré.

Le père de ce jeune peintre figure dans la salle autrement qu'en chimie. Il nous montre un *Tolstoï* écrivant sa protestation contre la guerre. Des apparitions douloureuses et sanglantes l'entourent. C'est une page qui a de la saveur d'exotisme et de l'accent dramatique.

Quelques portraits : celui de Mlle Léo Mistley, par M. Alizard ; d'une jeune dame en vert, par M. Tardieu ; d'autres de MM. Umbrecht, Saint-Pierre. Le meilleur de tous, et un des meilleurs de tout le Salon : une grande figure de jeune femme en jaune pâle relevé de noir par M. O. Birley, une œuvre exquise d'art et de race, du savoir et pas de prétention.

A noter encore. Une grande anecdote de deuil de M. Selmy et une excellente nature morte : un melon, de M. de Schryver. Enfin, une scène nocturne, rétrospective, britannique et théâtrale de M. Bundy, sous le titre : *Le Sablier de la vie*, qui veut peut-être dire quelque chose en anglais.

SALLE IX. — M. Guido Sigriste est un peintre des batailles qui a beaucoup de fougue, d'esprit, et une couleur délicate et vive. Ses petites peintures ont toute l'animation et la souplesse qui manquaient à Meissonier.

La liseuse et le portrait de dame de M. Zwiler ; la petite image très vivante d'un escrimeur par M. Lopisch ; un beau profil féminin par M. Moulin. Puis trois bonnes natures mortes : pommes de terre de M. Adde-Vidal, pommes de M. Jean Ricard, fleurs de Mlle Jessie Algic. Puis deux ou trois paysages : Marché, Jacques-Marie, Pierre Vauthier, Redfield.

Une très belle vue de la *Baie de Cornouailles*, de M. Symons. La petite *Rencontre*, aimable, jolie de couleur, de ce bon abbé Van Hollebeke. L'amusante petite panne d'automobile en Espagne de M. Camoroy. Un tableau de chasse de M. Tavernier. Un tableau hurlant d'élégance, les *Fétards* de M. Galland, qui nous chasse.

SALLE X. — Des dessins et des pas-

à regarder surtout ceux de MM. Scott, Zezous, Saint-Germier, Guillaumet, J. Triquet, Guinier, Castaing, Mme Anna Zuber. Des miniatures, entre autres celles de Mmes Hortense Richard, Jeanne Bundy, L. Pauvert, Pomey-Ballue.

Et surtout un morceau ravissant de

sentiment, de discrétion, de souple modelé : une *Guitariste*, de Mlle Thérèse Schwarze.

SALLE XI. — Le tempérament aimable et gracieux de M. Vollet le force à demeurer suave même lorsqu'il représente des vices. Celui de l'*Opium* n'est pas précisément un des moins effrayants, à ce qu'on dit. Il commence dans le rêve et finit dans l'enfer. Ses ravages sont atroces ; il fait des êtres des fantômes desséchés et hagards. M. Vollet n'a retracé que les agréables préliminaires, avec sa couleur harmonieuse et son exécution fondue. Des yeux un peu cernés, des mouvements un peu énervés, c'est à peu près tout ce que nous voyons chez ces Européens qui, sous la surveillance d'une jeune Chinoise, mauvaise fée de ce salon, se livrent au « vice d'Asie ». Quoi qu'il en soit, c'est un tableau intéressant, et comme sujet et comme mise en scène ; un des rares qui sortent absolument de la banalité. Quelque autre nous dira un jour ce que sont l'effroi et le cauchemar du poison dont M. Vollet nous a fait voir les apparences encore flatteuses.

M. Zuber a dans cette salle ses derniers paysages. D'autres verdure de MM. Simonet, Quignon, Aymar-Pezant.

Les hasards du placement ont rassemblé ici des portraits, heureusement venus. Un de M. Wiesner, accroché trop haut pour sa valeur, offre une charmante attitude d'enfant dans la pénombre, harmonie de noir et de rose, relevée d'une note orange. Un autre, de M. Baudé, est une tête de femme « simple comme bonjour » et cordiale comme ce mot. Un troisième, de M. L.-A. Leclercq, une petite peinture ovale, tendre de couleur, est une charmante effigie féminine. Un encore, de M. Basile Lemeunier, un bon portrait d'enfant. Je note enfin un portrait de M. Wencker, et une bonne étude de vieille femme de M. Vonnob.

SALLE XII. — C'est là qu'est le beau tableau de M. Adler, mis hors de pair dans notre introduction.

M. Pointelin est non moins magistral. L'admirable constance d'art et de pensée de ce beau maître est, toujours une des sécurités et une des consolations de ces Salons. Ses sévères solitudes du Jura nous montrent une fois de plus un poète sans faiblesse, et un peintre sans défaillances.

Mlle Rondenay, on la constatait plus d'une fois, ne sait pas saisir le caractère d'une scène, mais elle sait voir et rendre celui d'une personnalité. Le portrait de son maître F. Humbert, bien campé, bien à l'action, bien véridique, est un excellent morceau, très supérieur à cette mauvaise petite vue d'hôpital.

Je note dans cette salle encore un très bon tableau de M. G. Pierre, des *Bateaux*, avec un fond de paysage d'une couleur grave et riche ; une aimable interprétation de *Graciella*, par M. Balestrieri ; une certaine *Dame au kimono vert*, de M. Marius Buzon, qui est avante et réussie.

Puis, pour choisir des paysagistes : Boggs, P. Bouchard, E. Bourgeois, Bruguier, E. Adan ; — des portraitistes : Biloul, E. Swinson, Hornecker, Bewley, Brough-Johnson, Mme Frédérique Vallet-Bisson.

SALLE XIII. — M. Léon Bonnat demeure un exemple de verveur et de vaillance. Un modèle de conscience aussi. Rien de plus sérieusement étudié, de plus vigoureusement modelé que ces traits du *Duc de Loubat* et du *Général Florentin*, qui se détachent sur les fonds — on peut même dire sur tout le reste de la salle — avec un relief extrême. Si nos préférences vont à des œuvres moins rudes et moins sévères, ou bien alors d'une originalité plus complexe, c'est sans doute que nous avons le goût du vice, tandis que M. Bonnat demeure fidèle aux antiques vertus, et quels que soient nos goûts en art, tant de volonté commande le respect.

Pendant que nous regardons des portraits, allez sans tarder dénicher dans son coin discret et sous son format restreint le charmant petit tableau de M. Vogel, une aristocratique image de dame âgée dans un intérieur décrit avec une grande finesse de pinceau. Certains autres portraits sont louables, ceux de MM. Alcaume (M. Ruau, ministre) ; Avigdor, de Mmes Margaret Browne, Jeanne Brossard.

M. Cormon depuis assez longtemps se contente d'envoyer de petites esquisses ingénieuses : l'*Ours et la Légion romaine*, point ennuyeux à regarder, s'ajoutent à la série.

M. Rotig connaît admirablement les mœurs, les allures, des bêtes forestières. Ses *Corps surpris par l'orage* et surtout ses *Sangliers baignés dans la neige* ont l'intérêt et la valeur de sujets parfaitement sus et étudiés, rendus avec une force et une technique. Si tous les portraitistes, ici, observaient les modèles, comme M. Rotig ses sangliers !

Les paysages de MM. P. Vauthier, P. Buffet, Beauvais, Berthier, Marcel Sauvage ; les lions de M. Tade Styka, infiniment moins caractérisés que les animaux de M. Rotig, mais peints avec quelque souplesse ; les natures mortes de M. Bergeret sont encore à voir, tandis que, les dimanches, le tableau de deuil de M. Belle, *Seules !*, attendra bien des familles...

SALLE XIV. — Une blancheur, un sourire, une distinction extrême, une correction pleine de finesse et sans froideur, et c'est le portrait de Mme la comtesse de Saint-Quentin par Marcel Bachelot.

Une blancheur encore, et de la grâce, et une délicatesse de dessin, une chasteté de pinceau, une sorte d'enjouement pâle et comme frileux qui n'est pas de notre race et de notre climat, — et c'est le charmant petit tableau que miss Anna Alma-Tadema, fille d'un illustre père, expose

sous le titre : *En été* ; été du Nord délicieux, mais moins enivrant que nos fins d'hiver elles-mêmes.

Deux très bons intérieurs avec figures de M. Frank Bail, dans un accent vif, loyal, honnête, et offrant la richesse d'accessoires magistralement peints, rehaussant la bonne grâce des figures, bien observées dans l'intimité. Un autre tableau d'intimité, un intérieur d'atelier, très brillamment peint par M. Joron ; des portraits intéressants de Mlle Blaukstien, de M. Bordes, de M. Alexis Volon, sont à ajouter à ce choix.

M. Félix Boucher, un excellent paysage de neige. M. Yarz, un petit *Soir d'été* d'une vive et précieuse couleur. M. Victor Bourgeois, aussi un petit paysage, une marine avec arc-en-ciel, d'une vivacité et d'un esprit vraiment remarquables. M. A. Boulard, un beau paysage triste. Quelques autres signés Bouché, Streton, Boggs.

SALLE XV. — Autre série de pastels, de dessins et d'aquarelles. Vous pouvez faire votre choix entre MM. Gorguet, Cachoud, Baschet, Castaing, Fougereuse, Cesbron, Nozal, Lynch, Mme Vallet-Bisson, et comme miniaturistes, Mmes E. Edith Morgan, Debillemont-Chardon. Peut-être en découvrirez-vous d'autres.

SALLE XVI. — Les œuvres d'Albert Maignan, dont j'ai parlé au début, y sont rassemblées.

SALLE XVII. — C'est celle où est le tableau de M. Joseph Bail, également commenté. On y trouvera aussi deux des portraits qui seront parmi les plus regardés du Salon : celui de *M. Aristide Briand* et celui de *Mme H. G. B.*, par M. André Brouillet. L'habileté de M. Brouillet est grande, et il ne peut s'empêcher de vouloir séduire. De M. Briand l'on se fait probablement une idée plus énergique. Mais on sait fort bien aussi que le ministre de la justice a le don de plaire comme à celui de dominer. M. Brouillet s'est réservé le premier de ces deux aspects. Puis il faut se dire que dans l'intimité, et avec un peintre aussi sympathique que M. Brouillet, le plus rude des ministres ne saurait que se montrer affable et souriant.

Je vous parlerais longuement du portrait de femme exposé par Mme Brouillet-Tournaï, si je ne vous avais signalé cette œuvre à l'exposition des Femmes peintres, et si je ne vous avais dit quelle remarquable chose c'était là. Pour avoir changé de milieu, cette peinture n'a rien perdu de son agrément, de son brillant, de sa réelle perfection enfin. Au contraire, il semble qu'elle ait encore gagné ici. Ce sera, je crois, un des plus beaux ouvrages de l'art féminin que nous aurons produits, et c'est, en attendant, un des meilleurs portraits de tout le Salon.

C'est, du reste, il faut croire, la salle des bons portraits. La séillante *Mme L. de Sainte-C.*, par M. Cayron, y brille de sourires. *Le Raoul Pugno*, de M. Bonnard, sérieusement étudié, sinon très finement, s'y campe avec robustesse devant le clavier. M. Harris Brown, avec l'image d'un chimiste étranger. M. Brémont, M. Duvocelle, complètent la série.

Et si vous voulez des paysages, MM. Guignery, Désiré Lucas, vous en montreront de très réussis : des scènes d'intérieur, Mme Philippart-Quinet et M. Barthold se trouveront avec beaucoup d'appropriation et de talent sur votre passage.

SALLE XVIII. — Puisque M. Paul Chabas ne se lasse point de nous montrer des jeunes femmes qui barbotent, nous ne laisserons point non plus de les regarder. Celle de cette année ne nous montre point son sourire. Elle ramasse des algues, et le soleil couchant teinte de rouges sa peau mouillée tandis que les reflets céruléens de la teignent d'émeraude pâle du côté qui appartient déjà au crépuscule. C'est élégant, gracieux, aimable, — un peu plus sec toutefois que les œuvres précédentes ; il y a même des contours qui sont par trop crayonnés.

M. Chocarné-Moreau, lui, ne veut pas se répéter. Il a l'ambition, cette année, de nous raconter, épiquement, la Mort de Baudin. Pauvre Baudin ! Il meurt une seconde fois — et sa mort vaut encore bien vingt-cinq francs. Ma foi, M. Chocarné-Moreau pourrait bien revenir à ses pâtisseries et à ses télégraphistes, sans que nous perdions un grand peintre d'histoire !

La scène d'intérieur, très grande, mais non sans verve de M. Grün, la *Nuit*, de M. Cachoud ; le second portrait de femme de M. Cayron, l'*Espagnole* de M. Cauvy nous permettent de ne pas quitter cette petite salle sans une impression trop douloureuse ; ainsi que les paysages de MM. Calvé, J. Kay, Allègre, et surtout l'intérieur d'église de M. Rivière, et le très joli *Automne* de M. Félix Boucher.

SALLES XIX ET XX, ET GALERIE. — Les deux salles sont consacrées à la gravure. La galerie a des toiles dont on a tenu à se débarrasser, ou que l'on a sacrifiées avec un peu trop de désinvolture. Hétons-nous de dire que ces dernières sont tout à fait en minorité.

Ce n'est pas que la *Construction d'un viaduc*, par M. L. Magne, et la *Reconstruction de San Francisco*, par M. J. Pagès, manquent d'intérêt. Au contraire, ce sont des œuvres documentaires, un peu grandes, mais qui nous apprennent quelque chose ; tandis que la *Esmeralda*, dansant fantomatiquement dans une Notre-Dame grande comme nature, en présence d'un Quasimodo et d'un Frodo d'une exemplaire banalité, ne nous apprend rien de nouveau, ni sur Victor Hugo, ni sur M. Bérard.

M. Moulin, qui avait donné de si puissantes promesses en revenant de Rome, ne paraît pas en progrès. On aurait pu voir de lui plus haut un bon petit morceau de peinture. M. Vasquez n'est pas en forme non plus, lui qui nous avait montré des choses si typiques et si pleines d'accent. Ceci c'est de l'Espagne de chrome, pas plus.

Heureusement, avant d'arriver au bout de cette longue, longue paroi, nous trouvons le dédommagement de deux petites, petites choses, délicates, aimables, l'une exquise, l'autre gentille. La seconde, des portraits d'enfants de Charles Mengin. La première, un bijou de sentiment, d'arabesque, d'harmonie, de fin caprice de femme : la *Princesse et la Grenouille*, de Mme Greene-Blumenschein. La grande artiste en œuvres modestes que c'est là ! Chaque année, les toutes mignonnes, toutes discrètes, toutes

claires œuvres de Mme Greene sont, pour le visiteur exténué de grandiose, un repos, une fraîcheur, font croire à la fleur, tout de même !

SALLE XXI. — Quel bizarre phénomène que celui que nous offre M. Arthur Chaplin ! En pleine époque de déformation, de hâte, de balage, il continue de peindre patiemment, non à la façon d'un « Primitif », comme on dit mal à propos, quand on parle de peinture scolaire, mais à la façon de ce Balhazar Donnor, qui fut jadis célèbre dans la grande galerie du Louvre et qui semble un peu oublié des curieux. Lorsque M. Chaplin écrit un bouquet de fleurs, s'il s'y trouve un fourmi, il n'en oublie pas une articulation ; une goutte de rosée, pas un des objets qui s'y reflètent. Voici le *Portrait du marquis de Casafuerte*, et tous les cheveux blancs sont au complet ; M. Chaplin se reprocherait de faire tort d'un seul au public, au modèle, à lui-même. Et ce prodigieux travail de patience, qui crispera plus d'un, qui sera considéré par beaucoup comme l'antithèse de l'art, nous semble, au contraire, à nous, plein d'art, d'un art spécial il est vrai, art tout de même. Qu'on dise encore que nous ne sommes pas éclectique !

Une des deux toiles de M. Clairin, très curieuse, des *Moissonneurs arabes priant au lever du soleil*, des espagnoleries de M. Bergès, et de M. Mezquita, des scènes de genre de MM. Belani, J. Dupré, Jean Brunet, Courtesles-Dumont ; une étude de femme un peu sombre de Mlle Th. Schwartz, un portrait féminin, d'un charmant abandon, de Mme Marie-Anne Toudouze ; des paysages de MM. Camille Dufour, Cagniard, Capras ; une étude de femme encore, assez éclatante, de Mme Cécile Paul Baudry — voilà ce qu'on peut planer dans la salle.

Ce qu'on y doit découvrir, fût-ce en s'armant d'une forte jumelle, c'est une délicieuse chose, juchée très haut, le *Tiroir aux poupées* de cet exquis peintre flamand, M. Charles Michel. Vraiment il n'y a pas d'excuses pour tuer un pareil tableau de la sorte.

SALLE XXII. — Il y a ici de vastes décorations, et quatre tableaux moins vastes. Vous verrez ce que vous devez préférer. Pour moi, je préfère les quatre petits. L'un est la seconde toile de M. Clairin, extrêmement, dramatique, hallucinante presque, obsédante assurément. On ne peut oublier, les *Éventails* de M. Clairin, et l'accent de sauvagerie des plus saisissants. Puis l'élegante scène de yachting de M. du Gardier. Le *Pays noir sous la neige*, de M. Antin, qui est parmi les peu nombreux paysages qui veulent dire, et disent, quelque chose. Enfin la radieuse petite *Vallée de la Durance*, de M. Théo Mayan.

Ce n'est pas que le talent fasse défaut dans la grande décoration de M. Grau pour Tourcoing ; il y en a au contraire énormément ; mais on la verra avec plus de plaisir à Tourcoing. Ni dans les *Vendanges*, de M. P.-M. Dupuy, mais ces sera une heureuse rencontre à Toulouse ou à Montauban.

D'autre part, le triptyque décoratif de Mlle Pauline Adour, *Printemps, Été, Automne*, est une œuvre noble, distinguée, un peu mélancolique. Voilà une très remarquable artiste que peu de gens remarquent pourtant, mais que nous suivons depuis quelques années avec un grand intérêt, pour son vrai sentiment poétique et sa marque originale.

MM. Jean Lefort, A. Boyé, Maurice Chabas, Cesbron, Girardot, Martin-Gauthier, ont encore des choses à regarder dans cette salle, et M. Guélin, un nu un peu vulgaire, mais assez robustement modelé.

SALLE XXIII. — Deux des meilleurs portraits du Salon, ni plus ni moins. L'un le *Bernstamm*, de Mlle Angèle Delassalle, absolument bien saisi comme individualité. L'autre, d'un artiste qui de coutume ne nous emballe guère, M. Louis-Edouard Fournier. Celui-ci a eu l'idée de nous montrer M. Champion examinant un *Livre rare*. Ma foi c'est un petit tableau excellent, comme étude de mœurs, comme accent d'humour, comme description d'un intérieur et de toute une vie à part. L'expression gourmande du vieux bibliophile est rendue à merveille. Il n'y a pas, c'est un beau petit tableau.

Et un bon portrait encore, le *Portrait de Mlle Jeanne Sautier*, riieuse, espiègle, au profil galement caractérisé, par M. Albert Depré. Trouvez-moi beaucoup de morceaux de cette franchise, parmi la légion des icones ici présents.

M. Guinier, cette fois, s'est donné au nu. Il s'en est tiré avec beaucoup de pureté et de distinction.

M. Darien expose une *Route de poisson à la grille*, à *Pécap*, qui est vraiment réussie comme composition, comme couleur, comme esprit dans la touche. Quand M. Darien est en verve, il ne l'est pas à demi.

Je signale encore ici : une très bonne scène algérienne, des *Tissues*, de M. Lacas-Robiquet ; un bon portrait d'une *Interne en médecine*, par M. Debat-Ponsan ; des paysages de M. M. Demont-Breton, et de M. Spéroule, deux spécialistes, l'un en ciels rouges, l'autre en scènes de deuil par la neige.

SALLE XXIV. — Qui contient des pastels, des dessins. Très spécialement, les deux envois de M. Maxence, *Méditation* et *Jeune fille*, toujours d'une impeccable tenue allée à un charme vraiment rare. Un méditatif portrait du *Sculpteur Séoffin*, par Guillonnet. Des *Bretagnes*, de Mme Bourgonnier-Claude. Un petit coin du *Parc de Versailles*, par M. Foreau. Deux paysages d'automne avec des *Bergers*, que sont parmi les plus sincères et les plus touchants qu'aient jamais exposés M. Félix Boucher.

SALLE XXV. — Le vénérable maître Harpignies est toujours merveilleux de volonté et d'ardeur. Il ira jusqu'à cent ans avec plus de facilité que beaucoup d'entre nous.

Au dessus d'un des paysages de cet ancêtre, on a placé sans vouloir le contraste, sans doute — l'œuvre de début d'un artiste qui n'a pas encore vingt ans, il s'en faut, mais qui montre déjà une vraie nature de peintre, Marco de Gastyné. Il expose un vigoureux et original portrait de son père, le romancier bien connu. C'est un peu « œuvre maîtresse ». Mais à quel âge aurait-on mieux le droit d'être vieux qu'à dix-huit ans ?

M. Jonas, avec son *Orphée*, montre, comme toujours, beaucoup de vigueur,

de sincérité, et un peu de vulgarité. Mais quoi, dira-t-il, puisque je peins des types vulgaires ! Que répondre à cela ? Tout. Mais ce serait trop long.

Des portraits d'enfants de MM. G. Guay, Devillier ; un intérieur avec des enfants de M. G. Harcourt ; une *Cigale* de M. Cammerre ; une *Miss Philis* de M. W. Mac-Ewen ; un assez plaisant *Sommeil des sirènes*, par M. Girardot, moins lourd en tous cas, que les trop célèbres fantaisies de Becklin ; des paysages de MM. Charpin, Garibaldi, peuvent attirer votre attention.

A côté de violentes erreurs, Mlle Rose Dujardin-Beaumetz, dans son *Concert de Diane*, déploie des qualités juvéniles remarquables. Je crois qu'il y a là une artiste sur qui l'on peut compter.

Mais je vous ai gardé pour la fin de cette salle deux perles : une *Petite Bretonne* de M. d'Estienne, digne d'un vieux Hollandais. Et, encore de Mlle Greene-Blumenschein, un rien adorable, *Tristesse*, un profil de femme deviné à travers des cheveux noirs. Je ne dis pas des paysages de femme dévot, je ne dis pas de ce que je pense de la délicatesse et du raffinement de ce rien, parce que s'il était volé au cours de cette exposition, les soupçons se porteraient tout de suite sur moi.

SALLE XXVI. — Le fin et rêveur enjouement de M. Paul-Albert Laurens s'exprime heureusement dans cette petite bergamasque nocturne. Son frère Jean-Pierre Laurens expose un bon et sérieux portrait d'homme, et rend à ses parents, dans un petit tableau d'intimité très attrayant, un original et touchant hommage.

Un portrait de dame de M. Gabriel Ferrier deviendra un document très typique sur notre société bourgeoise. Un autre portrait féminin, de M. Guinier, a assez grand air. Des enfants sont portraïtés d'un pinceau suave et savant par Mme la comtesse de Carrié.

M. de Jonière dépeint une chanteuse mondaine. M. Bilou décrit un *Baptême aux Enfants trouvés*. On baptise à la demi-douzaine. Il y avait là un sujet curieux, peu connu. Pour avoir voulu faire trop grand, M. Bilou est tombé dans quelque mollesse.

Le petit choix de paysages sans lequel on ne quitterait pas la salle avec la conscience du devoir accompli ? Ceux de MM. Gasté, A. Lambert, Flahaut, Malfilâtre, Delassus-Mercier.

SALLE XXVII. — Trois beaux maîtres y réclament votre attention. M. Jean-Paul Laurens, avec une simple carte de visite, un petit *Ecclésiastique* mougenoux qui lit dans l'ombre. M. Gustave Jacquet, avec une belle tête de jeune femme d'un caractère sauvage échevelée. M. Antonin Mercier, enfin, avec une ravissante tête de *Parisienne*, chapeauté de noir, et une plus grande peinture : une *Galatée*. La transition du marbre à la chair y est rendue avec la délicatesse à laquelle il fallait s'attendre. Quelques-uns penseront que les outils et engins de Pygmalion sont des accessoires d'aujourd'hui, copiés tels qu'ils se sont rencontrés à l'atelier. A cela M. Antonin Mercier vous répondra avec autant de vraisemblance que de bon sens qu'aucun des outils qui servent à créer et à élever n'ont été sensiblement changés de forme, étant produits par la logique même de la besogne, depuis qu'il y a des hommes, qui créent et qui évalent.

MM. Chigot, Grimeud, Joubert, Olive, ont ici de bons paysages ; M. Fuld, un bon intérieur ; MM. Jean du Noy, Jougiers, Maurice Mathurin et Gueydan, de bons portraits de femmes.

SALLE XXVIII. — L'*Angelus* de M. Edgard Maxence est le morceau le plus raffiné de cette salle et un des plus raffinés du Salon : la *Rafale*, de M. Lefort Magniez, un des paysages les mieux peints et les plus émouvants.

Il y a au mérite d'intention dans le grand exode de *Resignés* de Mme Madeleine Carpentier. Mais comme beaucoup d'artistes femmes, Mme Carpentier a une conception poétique de la réalisation picturale. Là est toute l'explication de l'infériorité que l'on constate dans une grande partie de l'art féminin.

Des portraits de MM. Albert Lambert et Georges Laverne ; deux paysages de MM. Chigot, Laronze, Gosselin, seront mentionnés encore.

SALLE XXIX. — Dessins, aquarelles, pastels mélangés, parmi lesquels la magistrale conscience de M. Corabœuf s'affirme une fois de plus en une grande peinture à l'eau, l'*Odalisque*, trois figures de femmes de caractères différents groupées avec simplicité, exécutées avec un art extrême. M. Corabœuf est également un de ces artistes, comme nous en rencontrons deux ou trois ici, dignes de la plus haute considération, qui affirment leur amour par la patience, et non par la véhémence. « Lequel vaut mieux, Seigneur ? »

On a placé dans cette salle une grande toile décorative de M. Andry Chewicz, la *Nuit*, qui n'est pas sans mérites.

A examiner parmi les bons dessins de cette rotonde, ceux de MM. Jules Cayron, Guinier, Henri Roger, Morlot, Alcaume, Marché, Checa, Géo, Sieffert, Mme T. T. Pratt.

SALLE XXX. — La *Falaise d'Équihen* était, il y a deux ans, le meilleur paysage de l'œuvre si variée et si saine de M. Guillemet. La *Vallée d'Équihen*, cette fois, permet d'hésiter ; c'est peut-être elle, la toile capitale de cet excellent maître. Mis à part Cazin, qui avait surtout inspiré, transcrit les harmonies douces et tristes qui enchantent parfois ce pays, nul n'a mieux rendu ses aspects robustes, enivrants et sauvages. On n'affirme que cette région jusqu'ici demeurée presque vierge, est devenue célèbre, grâce à Cazin et à Guillemet. Célèbre, donc envahie, donc perdue, quoique prospère. Guillemet en aura admirablement rendu les dernières émanations vraiment pures et l'apre caresse. Les artistes, cette année, sentiront-ils et voudront-ils enfin honorer une belle œuvre et une belle carrière ?

M. F. Humbert, de même, demeure très juvénilement sur la brèche. Son harmonieux portrait de *Mme S...* et celui de *Mme Marthe Régnier*, plein d'enjouement crâne et de grâce parisienne, s'ajoutent sans faiblesse à une longue et brillante série.

Le peintre des aborages, M. Fouquerey, continue à faire feu de toutes pièces. MM. Ivanovitch, Lauth, bons portraïstes féminins. Petit tableau de feu Landelle, gentil souvenir.

La petite *Ecole bretonne* de Mme Lucas-Robiquet, un très spirituel et avenant bibelot.

SALLE XXXI. — Sur le thème de l'éternel féminin », M. Dawant a brodé un tableau qu'il intitule *L'Enigme*. Nous aurons plus de plaisir à la déchiffrer si, lui aussi, avait fait ce tableau « plus petit pour le faire avec soin ». Tel quel il est affligé d'un peu de vague et de mollesse.

Un des meilleurs morceaux de la salle est un portrait de jeune femme, par M. Basile Lémennier. Celui-là, allie, précisément, un soin extrême à une recherche de style moderne très intéressante, sans que rien y soit affecté et bizarre, comme on croit devoir se montrer quand on veut être moderne. Beaucoup de bon goût et de délicatesse, au contraire ; le modèle, il est vrai, d'un type aimable et fin, y prêtait.

Un autre bon portrait en vert pâle, par M. Ivanovitch, des *Vendangeurs*, de M. René Marchand ; une gentille peinture de genre historique par M. Gourselles-Dumont ; des paysages enfin de MM. Leenhardt, E. Michel, Hidalgo, Jimenez, Morlot, font que cette salle, sans être des meilleures, n'est pas des pires.

SALLE XXXII. — Quelle que soit l'importance de certains autres envois, je vais tout de suite à la peinture, petite et ravissante, de M. Henry d'Estienne, le *Rapas en Bretagne*. Celle-là est absolument sans reproches, j'en tends sans aucun des reproches que j'ai adressés à tant de tableaux, de n'avoir pas été assez médités ou d'avoir été exécutés trop vite. J'aimerais, pour la précision, pouvoir dire de quel lieu sont ces petites Bretonnes vêtues et coiffées de noir ; le catalogue ne le spécifie pas. Elles sont si bien peintes, si attentives, le tableau, simple et vrai, est si pénétrant, si parfaitement peint que cela peut se rapprocher du bel envoi de M. Décheud et s'élever à ce que certains Hollandais, tels que Metz ou Ter Borch, ont fait de meilleur.

Le grand portrait de femme exposé par M. Flameng a de l'allure et l'on peut dire qu'il est impossible à un peintre français de mieux s'assimiler le caractère des modèles américains et la façon de peindre américaine également. Il n'est pas d'ailleurs surprenant que M. Flameng ait exécuté un de ses meilleurs portraits avec un modèle d'une aussi fière beauté que *Mrs Keppel* ! Pour la petite demoiselle aux éléphants de peluche, notre opinion n'a pas changé depuis l'exposition de l'« Épatant ». Cela fait bien d'ailleurs ici comme l'atelier.

Un très délicat et harmonieux groupe de portraits de M. C. Léandre et deux autres portraits de M. Ernest Laurent, également dans la note discrète, ne sauraient manquer de plaire sans être longuement commentés.

M. Gagliardini, lui, ne se soucie pas d'atténuer la couleur, d'adoucir les harmonies. Au contraire, il est joyeux d'avoir le monde, et il l'aveugle bien. De toute façon sa grande vue vénitienne est une des plus coruscantes et des mieux plantées qu'il ait exposées depuis longtemps. Pourquoi ne pas nous dire où cela se passe ? Ou si cela ne se passe nulle part, pourquoi aussi ne pas le dire ?

Un très intéressant paysage de M. Campbell-Cooper, une vue de New-York, a été accrochée bien haut. D'autres de M. Nozal et de M. Morlot, mieux placés, sont bons aussi.

Et cette salle est un rendez-vous de chats. Mlle Jeanne d'Hazon et M. Jules Le Roy connaissent à merveille ces personnages et prennent brillamment la succession de feu Lambert. M. Jules Le Roy peuple de souris blanches les rêves de ses matous. A la place de ces souris, même souris de rêve, je ne m'y ferais pas ; ou bien, si j'avais des souris chez moi, j'y accrocherais un chat peint par Jules Le Roy. Il n'en resterait plus une seule dans l'instant.

Un *Petit ramasseur de fagots*, de M. Jean Danguy, nous fait quitter la salle sur une bonne impression, car il est peu de peintres plus émus et plus discrètement rares que celui-là.

SALLE XXXIII. — C'est une salle où triomphe le *joli*. Joli, l'énorme triptyque de M. Gervais, de la plus jolie banalité. Joli, le douloureux épilogue de *Manon* traduit par M. Matignon. Jolis les canotiers de M. Cancaret. Joli le tableau de M. Miller, joli le portrait d'enfant de M. Edouard Cabane. Joli le *Bertrand de Born* avec ses jolies nymphes. Joli, joli, tout est joli !

C'est dans cette salle que se trouve le tableau de M. Hoffbauer. Un autre habile homme, en un autre genre, semble être M. Martens, qui décidément se voue à la spécialité des dames nues, dans leur intérieur, peintes à la façon d'un Henri Martin qui serait joyeux.

M. Guillonnet, habile aussi, ne s'est pas donné une entorse cérébrale pour nous peindre ses paysans se rendant au marché, et ses dryades qui viennent contempler un personnage bien vulgaire. M. Victor Fournier présente un triptyque d'industrie assez réussi. M. Walter Donne montre une très intéressante *Vue de Windsor*, et MM. Gaspar, Franc-Lamy et Gagneur complètent le choix des paysages. M. Schulmann raconte une amusante scène des pays froids.

Mlle Elisabeth Sonrel, enfin, nous montre une *Circé* très bien peinte, que son âme candide a tant de peine à concevoir perverse, qu'on en ferait aisément une Béatrice.

SALLE XXXIV. — Appartient à Mlle Dufau. Efforçons-nous pourtant d'y noter d'autres choses.

M. Pascau intitule *La Fleur* son singulier tableau qui est presque très beau, et qui est fort prenant, quoi qu'on en ait. Un affreux aveugle et d'inquiétants rustres sont assis, étalés plutôt sur le bord d'une route poussiéreuse. Au milieu d'eux, debout toute droite, une maigre gamine tend une fleur en riant. Elle est, cette figure, d'une vie inquiétante ; c'est une chose peinte dans un de ces moments de verve dont rien ne fait prévoir l'approche, et dont les résultats surprennent l'artiste lui-même, parce que si bien peintes qu'elles se trouvent être, elles contiennent encore plus de fluide que de peinture. De cette petite bête sauvage émanant toute la poésie et tous les maîtres des grands chemins.

Deux envois de femmes encore méritent l'attention dans cette salle. Celui de Mme Chauchet-Guilleré, et l'élégante parisienne *Au bord de la mer*, par la vaillante Abbema.

SALLE XXXV. — Nous retrouvons ici le jeune Marco de Gastyné avec un autre portrait d'homme, très brave et très savoureux morceau de peinture, avec une excellente entente de caractère. Décidément, voilà un bon début. Il ne manque pas à Gastyné que d'éclaircir un peu sa palette.

Il y a ici des portraits par Muraton, des tableaux de genre par Duvent, Géo, Lartoux, Hirschfeld ; des paysages par J. Isenbard, Brugairolles, Paul Lecomte, et surtout deux très bonnes études de profils par Mme Lauvray-Petitjean et par M. Gabriel Hervé.

Des *Pêcheurs ploumanakais* dans la chapelle de la *Clarté* nous montrent Gueuldry sous un nouveau et très heureux jour.

Mme Marguerite Delorme, qui a un si beau et si souple talent, s'est un peu enbarquée avec son *Lavoir* dans une entreprise sans grand intérêt.

SALLE XXXVI. — Contient assez peu de choses importantes, à part la *Leçon de crochet* de M. Léon Félix, scène en plein air réussie de couleur, mais un peu grande ; le très remarquable portrait, qui aurait approuvé Fantin-Latour, d'une femme au cheveau, par M. Amédée Gibert ; les fleurs de Cesbron, la *Miss Campton* de M. Laverne (il y aurait eu plus de fantaisie à mettre, sinon plus de grâce, avec un tel endiable modèle) ; le vil paysage de Moteley et le nu de Penot.

Une scène chavannesque de M. André Humbert est d'une aimable intention, mais bien dépourvue d'expérience et de force.

SALLE XXXVII. — On découvre cette année Mlle Anna Morstadt. Voilà plusieurs années que nous signalons, pour notre part, ce beau peintre si richement doué comme coloriste, et qui, dans ses larges études montre un sens de la nature si généreux et si sain. Il n'y a donc plus à recommander ses études de la Corse, puisqu'elles ne manquent plus de recommandations.

M. Jacquier a fait un progrès sensible comme largeur de dessin et comme qualité de peinture en interprétant le poème de Victor Hugo *Après la bataille*. Mais il n'a pas assez médité le sens de son sujet, et il n'a pas du tout rendu l'expression de haine qui doit persister chez le traître Espagnol jusqu'à son dernier souffle.

M. Louis Cabanne a mis beaucoup de poésie et de charme dans son tableau de nuit, *Un Campement dans le Sahara* ; M. F. Maillard, un sentiment rustique et une bonne verve picturale dans son *Marché sous la pluie* ; M. Laisement, son accoutumée entente de la physionomie et son esprit pour agencer une scène dans sa *Partie de billard au cercle Volney* ; Mlle Lavrut, son entrain dans sa composition : *Jeunesse*.

Il y a encore ici un portrait de femme de M. Mac Cameron, un peu plus vague que son *Taft*, une poétique peinture des *Bateliers de l'Adour*, par M. H. Foreau, et des paysages de M. Luigi Loir, Warren Eaton et Ossip Linde.

SALLE XXXVIII. — Deux tableaux de réalité également vigoureux : *L'Ange de M. Jomais*, et la *Baignade au bord du Tibre* de M. Auguste Leroux. Le premier a plus d'accent humain, le second plus de style ; tous deux sont un peu grands pour le sujet. M. Michel Lévy expose un paysage très frais ; Mlle Marcolte, une gentille scène de roman, peinte avec délicatesse ; MM. Fougerat et Edgar Muller, deux bonnes études de nu.

SALLE XXXIX. — Surtout cinq grands paysages : un de Delpy, un de Godeby, deux d'Aston Knight, et enfin un de Henri Foreau, qui est d'une réelle beauté.

Cela s'appelle *L'Oiseau de proie*. On le voit planer dans les airs, prêt à s'abattre sur le troupeau qui est sous la menace aussi d'un orage. La simplicité et la grandeur du motif, la belle qualité de l'atmosphère, le drame de nature si émouvant dans son absence de déclamation, dans son éternelle vérité, tout cela concourt à faire de ce paysage une parfaite œuvre d'art. D'ailleurs, M. Foreau est un des peu nombreux paysagistes qui aient leur raison de peindre.

Un portrait d'homme, de M. Aimé Morlot, des enfants qui barbotent, de Mme Demont-Breton ; des ménagères bavardes, de M. Claude Firmin ; un bon portrait d'homme près du piano, de M. Russell ; enfin, une des suaves peintures égrillantes (éclairées à la lampe, il est vrai...) de M. Victor Lecomte, — sont encore choses appréciées.

SALLE XL. — On n'y séjournerait guère s'il n'y avait pas les *Baigneuses*, de Gustave Jacquet, maître des grâces, et peintre précieux et savant entre tous ; et s'il n'y avait à y découvrir aussi le délicieux tableau d'intimité d'Henri Michel-Lévy, la *Femme en rose*, une petite peinture souple, raffinée, pleine de goût.

Pourtant, si vous voulez, encore, une toile de plein air, assez vigoureuse, mais bien vide et sommaire, de M. Bertram, une marine de M. P. Jobert.

SALLE XLI. — Les deux premiers modèles de M. Laszlo se sont conformés, sans les avoir connus, et uniquement par un supérieur instinct de femme, aux avis que l'autre jour notre ami Zamacoï donnait si judicieusement à une dame d'aujourd'hui. La *Princesse impériale d'Allemagne* et la *Princesse Olga Orloff* ne se sont pas sans doute soucies de se ressembler à elles-mêmes, car elles se ressemblent entre elles au point que l'on croirait le même personnage en des atours différents. Elles se sont contentées d'inspirer un peintre élégant et virtuose entre tous. Ces portraits ont donc la qualité de ressembler surtout à l'impression que le peintre ressentit d'aussi beaux sujets, d'une grâce aussi affable et aussi fière.

Des *Environs d'Arles au printemps* avec une pimpante Arlésienne sur son bourricot, et c'est une des plus aimables et des plus fraîches peintures qui soient ici ; parfumée et ensoleillée autant qu'on peut désirer.

Comme autres paysages, ceux de MM. Gueuldry, René Fath, Linde, Gabriel Guérin ; des marines de M. Olive.

Un *Essaiage*, pas mal peint, de miss Flora Lion ; des portraits de M. Maillard, des bœufs, de Mlle Bouillier et de M. Marais.

SALLE XLII. — Au moins deux œuvres d'art : l'envoi d'Hubbell avec la splendide de son *Manteau orange*, et la *Robe chinoise* d'Edgard Miller, non moins somptueuse ; or, ce ne sont pas seulement des portraits de robes, mais aussi des attitudes pensive, des physio-

nomies pénétrantes, qui ne sauraient nous laisser indifférents, nous pourtant qui passons...

Mlle Rose Dujardin-Beaumetz affirme ici encore ses dons de coloriste avec une robuste marine ; M. Jonas nous introduit dans l'intimité rébarbative d'un *Délibéré* ; — Mme Maujan-Van Dongen, enfin, avec un double portrait intime dans un chaud intérieur, nous montre de façon habile et aimable comment un ministre aime être peint. Mais voilà ! la plupart subissent des effigies officielles qu'on préfère supposer qu'ils n'ont pas revues.

SALLE XLIII. — Quoi ! avec son talent si ferme, avec les dons de penser qu'il a prouvés si généreusement, voilà tout ce que M. Lapparra trouve à nous dire ? Du Zuloaga plâtreux et pas très bien composé ! Cette Espagne *intéressée*, je le veux croire, mais suffisait-elle à nous intéresser ? Un peintre d'Espagnols, de moins serait une grande conquête pour la peinture française, surtout si c'était un artiste de la valeur de Lapparra.

M. G. Scott nous fait caracolier sous les yeux un immense *Général San Martin* qui rappelle à la fois Detaille et le *Maréchal Prim*, de Regnault, mais sans ce qu'il y a d'endiable dans le *Prim*.

Des *Dentellières*, de M. Bellemont, et des *Enfants au bord de l'eau*, de M. Auguste Leroux, sont de bonnes études. M. Gorguet a ici une petite *Baigneuse* qui rachète, avec bénéfice, sa grande peinture décorative.

Pauvert, Th. Gaudron, Delobel-Farabie, Cecil Jay, Parent-Duchâtel, et M. Maurice Renders.

Votre récolte de gravures ne sera pas nulle.

Vous pouvez même enrichir votre portefeuille de quelques très bonnes eaux-fortes. Comme pièces originales : les vertigineuses rêveries de M. Zoir ; la *Cathédrale de Beauvais*, de M. Alcock ; l'*Hôtel Colbert*, de M. Pinet ; la belle marine de M. B. de Beaupré ; le petit portrait finement griffonné de Mlle Louise Ruel ; les estampes encore de MM. Vibert, Ismaël Gentz, G. Ripart, Jouas, Longdon, de Mme Caroline Armstrong. Comme pièces de traduction : par M. Edouard Léon, le Rembrandt de Copenhague, analogue à celui qui de Compiègne est rentré au Louvre ; de M. Mathieu, un beau Van Dyck ; de M. Barré, l'*Hendrickie Stoffels* de Rembrandt ; par M. Greize, un portrait de Sargent, gravé à la manière noire, trop relégué dans l'ombre du l'habileté du travail.

En fait de gravures au burin : un Clouet par M. Coppiet, un Velasquez par M. Mayeur, un Delacroix par M. Lattot, un Botticelli par M. Sulpis, et par M. Jules Jacquet une pièce capitale : le *Retable de l'hospice de Beaune*.

Il vous restera à noter encore : comme lithographies, celles de MM. Bollerche, Léandre, H. Lucien Robert ; comme bois, ceux de Mlle Jeanne Déte, de M. Gaspérini ; comme estampes gravées en couleurs, celles de MM. Du Gardier, Van der Loo, J. Célos, Lobel-Riche et Ch.-B. King. Il y en aurait pas mal d'autres à découvrir au cours des visites.

Ce ne sont non plus que les notes d'une et même de plusieurs promenades trop hâtées, à travers la section des objets d'art, qui vont me permettre de vous signaler dès maintenant des travaux dignes de prendre place dans les collections difficiles. Vous songerez que c'est là que viennent se matérialiser, dans les riches matières, les goûts somptueux de notre temps.

La céramique est tellement à la mode, et pratiquée par de si habiles gens que l'on ne peut s'empêcher de commencer les citations par elle. En artiste qui expose depuis peu de temps, M. Nils de Barck y prouve un sentiment robuste de la forme et une belle intensité de coloration. M. William Lee y apporte des qualités d'harmonie et de délicatesse. MM. Decour, Méthéy, Jean Pointu, Hucieux, Ch. Gréber, Raoul Lachanal, Mlle Pichard, et dans les pâtes de verre, Douchement, font preuve de maîtrise avec des tendances plus diverses.

Une place magnifique, tout à fait à part, est comme toujours occupée par ce gentilhomme artisan, figure d'un autre âge, le maître émailleur comte du Sual de La Croix. Son nom lui a fourni le thème, cette année, de quelques belles inspirations nouvelles, car des croix resplendissent parmi les bijoux plus profanes de sa vitrine. La belle-fille de l'artiste, Mlle Jeanne de Montigny, se montre sa digne élève, avec des préférences pour les harmonies plus claires, plus franchement féminines.

Les bijoux de Mme Simonis Empis peuvent soutenir la comparaison avec les objets les plus originaux en ce genre qui aient été créés en ces derniers temps, ainsi que ceux de Mme L. Calmels.

Je vous signalerai, enfin, les beaux vitraux de M. L. Laumonerie ; les mosaïques peintes de Mlle Hélène de Czarnecka ; les opulentes broderies de Mme Valmath ; les précieuses statuettes de M. Levasseur ; les cuirs de M. Marcel Poinçin, de Mlle Lucie Roisin ; les objets de corne ciselée de Mlle Marguerite Lefebvre ; et les excellents cartons décoratifs de Mlle Marcelle Lambert et de M. F. de Marliave.

Tous ces objets sont plus faciles à disposer chez soi que les toiles de vingt mètres, et les plaques colossales, — et j'ai idée qu'ils donneront à leurs possesseurs de plus délicates et de plus intenses satisfactions.

LA SCULPTURE

Deux traits plus accentués que de coutume donnent au Salon de sculpture de cette année une physionomie assez spéciale : l'un à rapport à la destination, l'autre à la tendance des œuvres.

La destination d'abord. Quantité d'œuvres importantes, et dans une notable proportion parmi les meilleures, sont des acquisitions ou des commandes de l'Etat. M. Dujardin-Beaumeurt, avec sa très généreuse ardeur et cette sorte de bienveillance enthousiaste qui est si appréciée chez lui, s'est très spécialement donné pour mission en ces dernières années de protéger et de stimuler les sculpteurs qui en avaient grand besoin. De la ceinture affluence de beaux monuments, de figures isolées qui attestent cette sorte de Renaissance due à notre sous-secrétariat d'Etat.

Le second trait, celui que l'on discerne dans la tendance même des œuvres, c'est une sorte de néo-naturalisme des plus curieux. Jamais on n'aura vu sous le vitrage des Champs-Élysées autant de blouses, de vestons, de sabots, de bourgeoises, de torses, de travailleurs et de rudesses prolétaires. A la vérité, il vous semblera que ceci n'est pas nouveau. Certes, et l'on commença même à trouver ce genre un peu exploité. Mais il se trouve que divers artistes l'ont renouvelé (comme M. Décheudat a fait à la peinture pour les repas de paysans) par la conviction du sentiment et par la force de l'exécution.

De ce genre de naturalisme grave et simplifié, dont la création pourrait être considérée comme revenant, en peinture, à Millet, M. Bouchard, M. Roger Bloche, M. Emile Guillaume, M. Auguste Maillard sont cette année les protagonistes les plus remarquables.

M. Bouchard a représenté six bœufs de taille colossale. Un paysan leur fait sentir l'aiguillon, un autre pousse la charrette. Cela est fort robuste et fort noble et d'un accent très neuf. M. Bouchard, évidemment, prend une situation importante dans la jeune école de sculpture. L'on rêve son groupe en pleine Beauce. Pourqu'il la Beauce n'aurait-elle pas la sculpture, et de la belle, quand nous en avons tant de mauvaise dans nos rues ? Cela ferait grand effet près de Chartres, et j'ai idée que le voisinage ne déplairait pas aux ancêtres de pierre qui vivent sous les portails de la cathédrale. Une critique pourtant. Les personnages paraissent à une échelle

trop réduite par rapport aux bœufs. M. Bouchard n'avait pas prévu cet effet de la perspective, conduit qu'il était surtout par son souci de la vérité.

M. Roger Bloche, avec son groupe de l'*Accident*, aux multiples personnages, a composé une œuvre extrêmement personnelle, et ce n'est pas sa moindre originalité que d'atteindre à une valeur d'art véritable et haute avec tout ce qu'il fallait pour constituer une curiosité anecdotique sans plus. C'est que lui aussi s'est profondément pénétré de son sujet, et il a réussi à produire un ouvrage vraiment populaire, ce que tant d'autres ont essayé et manqué.

Avec une simple *Nourmou*, une nourmou à rubans et à rotonde, M. Maillard, grâce à une conviction analogue et un joli accent de tendresse ; M. Emile Guillaume, avec des paysans aux champs, ont eu la même réussite et ont de même évité les erreurs.

Parmi les autres ouvrages empruntés à la vie moderne, on remarquera : le groupe en marbre de M. Hippolyte Lefebvre, *Au printemps*, qui a de la grâce mais une allure un peu plus académique ; le *Mur* de M. Moreau-Vauthier dont nous avons longuement parlé jadis et qui revient réalisé en pierre, matière qui complète son effet saisissant ; le groupe pénétrant de trois jeunes femmes qui chantent, par M. Alliot ; le *Hôtel* de Mme Gabrielle Dumontet ; le *Magistrat* de M. Gustave Michel ; les envois de Mme Berthe Grardet ; les amusants et verdiques Bretons de M. Quilivie ; la statue de femme de M. Alaphilippe.

Transition entre le genre moderne et le genre allégorique, le Juge qui découpe avec un mouvement d'oreateur la Vérité toute nue, œuvre de M. Pierre Laurent, revient cette année en marbre et semble s'être un peu affadi en cette matière.

Il n'est que juste de parler un peu de nus après toutes ces blouses sublimes, ces sympathiques vestons et ces redingotes austères. Le nu, il est vrai, dans la statuaire actuelle n'évite pas toujours l'afecté et le trop joli. Il est pourtant des artistes qui le traitent encore ici avec un véritable amour de la forme et savent en rendre le modelé *suaviter atque fortiter*.

De ce nombre sont M. Greber, de qui le *Narcisse* est une œuvre de grande élégance ; M. Antonin Carles, qui nous montre en bronze son *Bacchus* de forme si châtée et de caractère si heureusement inspiré de l'antique ; M. Convers avec sa *Source* ; M. Verlet, avec son luxuriant groupe de *la Terre* ; Mme Noémie Debienné, avec sa forte et gracieuse invention de *la Terre endormie* ; M. Marquette, avec les nobles et sévères figures de son *Monument de Waldeck-Rousseau* et son suave groupe d'*Hébé* ; et encore MM. Octobre, Pourquet (un *Orphée* d'un excellent modelé), Vigoureux, Hulien, Peyre, et plusieurs encore que vous savez trouver.

Certaines œuvres sont particulièrement ingénieuses. La *Coupe d'amour* de M. Abbal, est du nombre. C'est une fontaine, de dimensions modestes et exquises, dont le motif est un petit amour en pierre qui invite à boire des colombes de marbre. L'enjouement que M. Abbal, couturier du fait, a apporté dans ce petit ouvrage, le goût avec lequel il a composé le support et l'ornementation en font une chose de plus de valeur que bien des entreprises ambitieuses.

Autre œuvre qui vaut par la grâce du sentiment : le *Départ du village*, la grande petite statue d'Antonin Mercier qui nous revient en marbre, ayant encore gagné comme finesse touchante, comme délicat sentiment étiologique.

Autre, qui vaut par la verve bon enfant, les deux *Petits Femmes jouant* de M. Gaston Broquet. Autre : l'*Amour* de M. Weigle, un marbre à la fois ferme et gracieux.

Peut-être dira-t-on que nous donnons la priorité à des enfantillages sur des œuvres plus fortement conçues et de sévère allure. Mais un enfantillage réussi n'est-il pas une chose précieuse entre toutes ? Et puis c'est un plaisant et frais intermède.

Tandis que certains, comme les naturalistes que nous venons de voir, ne cherchent qu'à donner des êtres une image directe, en simplifiant peut-être, en stylisant même, mais sans rien ajouter de ce que les spectacles actuels ne nous donnent pas ; tandis que d'autres encore dont nous avons cité d'heureux exemples, se complaisent dans le récit d'épisodes séduisants des heures intimes de la femme et de l'enfant, il est une autre catégorie de sculpteurs qui peut-être dans l'avenir deviendra de moins en moins nombreuse, et qui pourtant nous offre de nobles et captivants spectacles. Ce sont les évocateurs, ceux qui reconstituent les figures du passé (telles du moins que notre minute de vie les comprend), ou qui donnent à des rêves une forme matérielle. Réver, quelle que soit dans les sociétés nouvelles la prédominance d'*agir*, sera toujours un des plus hauts et des plus instinctifs plaisirs de l'homme, et on ne pourra jamais complètement abolir le désir.

Aussi, en ce Salon où les figures dites *vraies* dominent, voit-on encore des œuvres et des évocations d'une beauté captivante. Mais M. Bouchard n'a-t-il pas donné l'exemple de cette double tentation, en artiste complet qu'il veut être, et ne réunir-il pas cette année en lui Olib et Belisèl, les deux extrêmes ?

Un sculptant l'idéal et l'autre le réel,

lorsqu'il nous montre encore sa simple et profonde figure de *Pierre de Montreuil*, le grand « maître d'œuvre » du moyen âge. Cet imagier a aimé vivre, dans la paix laborieuse de l'atelier, avec ce constructeur, et il est résulté du télé-à-télé la belle et forte image qui voilà.

Par une rencontre heureuse, un autre parfait artiste, Jean Boucher, se complaisait à concevoir et à modeler la grave et tendre hypothèse d'un *Michel Colombe*, un des maîtres les plus vénérables de notre ancien art français. Dans cette physionomie ravagée et pensive, cette draperie sobre, cette pose naturelle de méditation et de contemplation, M. Jean Boucher a su mettre beaucoup d'amour et de force. Un excellent ouvrage est encore l'indigène et coloré haut-relief des *Druides*, par M. Eugène Pinon. Cela se voit très bien dans un vieux parer moussu, ou bien à l'orée d'une forêt de France.

Et je trouve encore ces qualités d'imagination alliée à la sincérité, dans le groupe du *Vengeur* par M. Ernest Dubois, dans la statue de *La Fontaine*, par

M. Desca ; dans le *Porte Topélus* entouré d'enfants, de M. Valgren ; dans le *Cécéron*, de M. Belti ; dans l'altier et profond *Buste de Léonard de Vinci*, par M. Stanislas Lami ; dans le *Monument à Monticelli*, de M. Carli ; le gentil *Boccace* de Mme N. Debienné et jusque dans le vigoureux *Amphère*, un peu trop électrisé de M. Vernare.

Les qualités abondent en beaucoup d'autres œuvres : le beau groupe, *Surprise*, de M. Ducuing, destiné à orner la ville de Lézignan ; le *Monument à Brouardel*, de M. Puch ; celui à *Ch. Guérin*, de MM. Dailion et E. Lachenal ; les œuvres diverses enfin de M. Cordonnier, Alfred Boucher, F. David, Camel, Bernslamm, Segoffin, Boisseau, Herbert Ward, Vézec, comme animaliers, Gardet, Christophe, Perrault-Harry, etc.

Deux sortes de travaux réclament encore votre attention et vous fournissent matière à plus d'une investigation attachante : l'innombrable série des bustes et la troupe charmante des petites sculptures, celle où peut-être notre temps aura le mieux laissé la marque de ses goûts et l'affirmation de ses talents.

Un beau buste de Wagner par M. Derré précède, quoique du granit, comme une ombre, toutes ces effigies de vivants, sculptées par MM. Segoffin (*Albert Maignan*), Marius Cladel, Cipriani (*Polaire*), Nanini (*Florence Gromier*), Paul Darbeuille (*Jean Rameau*), Morlon (*Mme Sallago*), Savine (*M. Adolphe Aderer*), Bernslamm, Sicard, Zeitlin, Mme Coutan, Montheuil, et tant d'autres qui vous intéresseront, sans doute, et intéresseront sûrement les modèles.

Parmi la « petite sculpture », je dois vous signaler une chose exquise et forte : le *Rive dans les bois*, un groupe en bronze de M. Jean Camus, une dryade donnant une leçon de musique à son petit faune, ouverte qui prouve chez l'auteur du savoir et un sens de l'antique très affiné. Une excellente statuette encore : la fantaisie sur *Trionon*, de M. Ranieri. Le groupe tendre et élégant de M. Coulellas, les *Premiers lauriers*. La *Danseuse*, de M. Levasseur. Le *Petit faune frixieux*, de M. Amerigo Passani. Les deux gentilles évocations dix-huitième siècle de Mlle Yvonne de La Fontaine, aimablement inspirées de Chardin. Le double portrait enfin de *Mlle Morhange*, par M. Ascoli, petit groupe très fin, qui est plus qu'un portrait, une sorte de personification du goût musical moderne.

On ne saurait négliger la gravure en médailles, où tant de belles et pures recherches se manifestent. Je dois me contenter de choisir les belles plaquettes de M. Ovide Yencosse, toujours si coloré ; de MM. Desvignes, Morlon, Félix Martin ; de la très magistrale Geneviève Granger, de Mme Ernesta Robert-Mérignac, toujours si ingénieuse ; de Mlle Pechin, etc.

Et je termine ce simple examen de la sculpture en adjurant nos statuaires, malgré le succès de MM. Roger Bloche et Bouchard, de ne pas, l'année prochaine, nous montrer trop de blouses et de ne pas passer en revue toutes les variétés de la race bovine.

Arsène Alexandre.



Ne pleurez plus

Les Pilules Pink vous guériront.

Voilà ce que nous disons à celles qui souffrent. Dans beaucoup de maux, ou l'on souffrait, ou l'on pleurait, les Pilules Pink ont apporté la santé et la joie. Quand les Pilules Pink entrent dans une maison, la maladie en sort.

Voyons ce que les Pilules Pink ont fait pour Mlle Rosalie Moulis de Montastruc-la-Consellière, près Toulouse. « Je suis réellement satisfaite du traitement des Pilules Pink, écrit-elle. J'étais devenue si pâle, si faible, un petit travail était si pénible pour moi que je croyais bien que je ne me rétablirais jamais. Aussi, avais-je été prise d'idées noires et je ne pensais qu'à mourir. Je ne mangais presque plus, j'étais triste, je ne dormais plus et on disait que j'avais toujours l'air inquiète. Tout le monde s'apitoyait sur mon sort. J'ai eu le bonheur de prendre des Pilules Pink et ces bonnes Pilules m'ont bien vite rétablie. On ne me reconnaît plus tellement j'ai bonne mine, tellement je me porte bien. »

Mlle Mourreau, d'Esperaza (Aude), écrit : « J'ai fait usage des Pilules Pink et ces bonnes Pilules m'ont parfaitement guéri de mon anémie. J'étais malade depuis trois ans et j'ai passé de bien mauvais moments. J'étais toujours très pâle, très faible, je n'avais pas d'appétit et avais toujours à me plaindre soit d'un malaise, soit d'un autre. J'avais beau prendre des remèdes, il semblait qu'ils étaient incapables de guérir ma maladie, de me redonner les forces perdues. Pendant que je les prenais, j'éprouvais un léger soulagement, puis ayant cessé de les prendre, je retommais à un aussi mauvais état qu'auparavant. »

Soules, les Pilules Pink ont pu me guérir complètement. Elles ont fait disparaître tous mes maux et m'ont rendu les forces et l'appétit. »

Résignée à souffrir était Mlle Adrienne Viau, de Saint-Gilles-Croix-de-Vie. Tout le monde vous dira dans le pays où Mlle Adrienne Viau est bien connue, que les Pilules Pink ont opéré là une guérison miraculeuse. Elle avait été abandonnée, on la considérait comme perdue, elle n'était plus qu'une ombre. Elle a pris pendant quelque temps les Pilules Pink et a été rétablie au point de toute espérance. Pour qu'on puisse se faire une idée de l'état de déperissement dans lequel elle se trouvait, citons ce détail : à la suite du traitement des Pilules Pink, Mlle Adrienne Viau a engraisé de 10 kilos.

Les Pilules Pink sont le gardien de la santé de la maison. Elles soulagent le malade de suite et le guérissent rapidement. Elles sont souveraines contre l'anémie, la chlorose, la faiblesse générale, les maux d'estomac, migraines, névralgies, sciatique, neurasthénie.

Les Pilules Pink sont en vente dans toutes les pharmacies et au dépôt : Pharmacie Gauthier, 23, rue Ballu, Paris ; 3 fr. 50 la boîte, 17 fr. 50 les 6 boîtes, France.

LES GRANDES VENTES

A la salle 1, à l'hôtel Drouot, M^e Baudoin a vendu des tapisseries d'Aubusson et des Flandres, qui ont été adjugées, 3,999 fr., 4,500 fr., 3,500 fr., 4,250 fr., 3,250 fr., etc.

A la salle 11, une autre vente a fait 83,300 francs, dont 5,000 francs pour une vue de Hollande, de Clays, 33,700 francs pour des *Cavaliers marocains*, de Schreyer, et 13,300 francs pour deux tapisseries flamandes du seizième siècle.

Valemont.

La Vie Sportive

LES COURSES

COURSES A MAISONS-LAFFITTE

Journée froide, mais la pluie s'en est tenue aux menaces. Par exemple, elle est tombée suffisamment abondamment pendant la matinée pour alourdir le terrain et avoir une certaine influence sur les résultats. Doit-on attribuer la défaite de Binou à la lourdeur de la piste ? Je ne le crois pas. On lui demandait une tâche sévère et, n'étant pas le bon Binou de l'an dernier, il a été battu. La gagnante, du reste, est un jument de classe, une des meilleures de sa génération.

François-Joseph, au contraire, doit sa victoire à sa faculté de galoper dans le lourd ; sur une piste ferme, il n'avait pas été brillant il y a une dizaine de jours à Longchamp. Hier, très à l'aise sur ce parcours et sur cette distance, il a remporté un succès très net.

Les commissaires ont fait une exécution : le jockey Nash Turner a été mis à pied pour deux mois ; il s'est trompé de poteau avec Amalécite dans le prix de Vernon ; la peine est dure, mais elle est méritée. Pendant les courses, nous avons appris le résultat des Mille Guirées ; la pouliche française Messaouda a bien couru, finissant tout près de la troisième. Elle était un peu nerveuse, et sans ses nerfs, elle aurait beaucoup mieux fait.

Prix des Trianons (3,000 fr., 1,000 m.). — 1, Ugolin, à M. Charron (A. C. Taylor) ; 2, Tille, à M. Michel Ephrussi (A. Woodland) ; 3, Longchamps, à M. H. Rigaud (Bellhouse) (4 long, 1/2).

Non placés : Pernod, Foudréto, Villanelle, Casus Belli, Septennat, Brumaire, Réveillon, Grand Slam, Diète, Tai Fann Sou, Perthuisant.

Pari mutuel à 10 fr. : Gagnant, 90 fr. 50. Placés : Ugolin, 29 fr. ; Tille, 62 fr. ; Longchamps, 26 fr.

Prix Little-Duck (10,000 fr., 2,200 m.). — 1, Mafia II, à M. M. Marghiolman (Halsey) ; 2, Sol Voisins, à M. J. Archdeacon (Thibault) ; 3, Jean de Nivelle, à M. Jean Prat (Hobbs) (1/2 longueur, encolure).

Non placés : Binion, Eastman, Chateldon, Bijou Royal, Valak, Sinai, Reine d'Or II.

Pari mutuel à 10 fr. : Gagnant, 68 fr. 50. Placés : Mafia II, 34 fr. 50 ; Sol Voisins, 101 fr. ; Jean de Nivelle, 53 fr. 50.

Prix de Vernon (à réclamer, 4,000 fr., 2,000 mètres). — 1, Léopold, à M. E. Thielhaux (Barat) ; 2, Amalécite, à M. F. Charron (N. Turner) ; 3, Marguerite, à M. J. Trarieux (J. Childs) (1 longueur, 6 longueurs).

Non placés : Kinkaid, Messenger, Barm II, Vista, Alegre, Cajeulor, Full Speed.

Pari mutuel à 10 fr. : Gagnant, 28 francs. Placés : Léopold, 13 fr. 50 ; Amalécite, 13 fr. ; Marguerite, 18 fr.

Prix Stuart (10,000 fr., 2,900 mètres). — 1, François-Joseph, à M. A. Aumont (Ch. Childs) ; 2, Sampietro, à M. W. K. Vanderbilt (Bellhouse) ; 3, Loris, à M. A. Veil-Picard (G. Bartholomew) (3/4 de longueur, 5 longueurs).

Non placés : Malachite, Salamine, Sfax, Bonny Boy, Freya.

Pari mutuel à 10 fr. : Gagnant, 77 francs. Placés : François-Joseph, 49 fr. ; Sampietro, 20 fr. 50 ; Loris, 18 fr.

Prix de Monhel (5,000 fr., 1,600 m.). — 1, Quenec, au baron M. de Rothschild (Barat) ; 2, Vincent, à M. J. Lieux (Hobbs) ; 3, Guirlande, à M. Michel Ephrussi (A. Woodland) (1 longueur 1/2, 3 longueurs).

Non placés : Derivche, Namarens, Impulsion, Brown Eyes, Rocher Blin, Rajah, Lillian, Lancaster Gate.

Pari mutuel à 10 fr. : Gagnant, 56 fr. 50. Placés : Quenec, 18 fr. 50 ; Vincent, 18 fr. 50 ; Guirlande, 18 fr.

Prix Mondaine (5,000 fr., 2,400 m.). — 1, Valdivia, à M. Godard (J. Childs) ; 2, Aigrette II, à M. Jean Stern (Ch. Childs) ; 3, Lhassa, au baron Foy (G. Bartholomew) (2 longueurs, 2 longueurs 1/2).

Non placés : Capriciosa, Renée II, Plate Bande, Vernis Martin Ecliptique, Vadonville, Dear Star, Folâtre.

Pari mutuel à 10 fr. : Gagnant, 27 fr. 50. Placés : Valdivia, 14 fr. ; Aigrette II, 26 fr. 50 ; Lhassa, 28 fr. 50.

Ajax.

TIR

Au club « Le Fusil de classe ».

Les membres du club « Le Fusil de classe », réunis au stand de l'île Séguin, ont tiré plusieurs épreuves intéressantes sur oiseaux d'argile.

Le prix des Hortensias, non handicap, a été gagné par M. Bucquet, 8 sur 10, après barrage avec M. J. Nivière. Soit classés ensuite : 3^e, M. G. Brosselet, 7 sur 10 ; 4^e, M. G. Berteaux, 7 sur 10 ; 5^e, baron R. de Grafenberg, 6 sur 10 ; 6^e, M. A. Toucas, 6 sur 10.

La grande poule handicap a été remportée par M. Edmond Béjot ; MM. Berteaux et A. Toucas se sont classés respectivement 2^e et 3^e.

Une autre poule a été gagnée par M. Trachet.

La prochaine réunion a été fixée au mercredi 5 mai. On y disputera le « Prix de la Battue », handicap qui sera tiré en 40 pigeons, lancés de la tour.

LE CHENIL

Le Fox's Club

Le Fox's Club, dont le siège est 1, rue Chaptal, à Levallois-Perret, organise pour les 16 et 17 mai prochains, un concours de chiens ratiers et de chasse sous terre. Au programme, figurent de nombreux prix en espèces et en objets d'art. Les engagements sont reçus au siège social, 11, rue d'Offémont.

Paul Manoury.

AUTOMOBILISME

Le Yachting-Automobile. — La Coupe des Voitures.

L'Automobile-Club de France, une séance a été tenue par la Commission du yachting automobile sous la présidence du comte Récopé, vice-président.

Étaient présents ou excusés : MM. L. Dumontpallier, A. du Rollet, comte R. de Vogüé, comte de Bonvouloir, Henri, prince Pierre d'Arenberg, Chevalier R. de Knyff, A. Teller, comte de La Valette, Glandaz, comte de La Fajolle.

Des bases officielles du mille et du kilomètre, mesurées exactement par le service des ponts et chaussées, vont être définitivement installées dans une semaine ou deux,

dans le bassin de Maisons-Laffitte, en amont du pont du chemin de fer.

La création d'une Association internationale de yachting automobile et du règlement des courses de canots automobiles a été décidée.

L'Association internationale comprend tous les groupements qui, en Europe, s'intéressent directement ou indirectement au yachting automobile. M. le comte Récopé, représentant l'A. C. F., a été nommé président de cette Association internationale.

Il est exposé à la commission l'intérêt qu'il y aurait pour le développement du yachting automobile de diriger les efforts des constructeurs d'hélices, ainsi que des inventeurs de nouveaux modes de propulsion, vers des appareils plus appropriés que les hélices actuelles aux moteurs à allures rapides employées dans le yachting automobile.

Il est décidé, en principe, qu'un concours d'hélices aura lieu cette année, avec le concours du département de la marine. Les essais se feraient sur une coque unique choisie dans les données de celles qui ont gagné des prix au Meeting de Monaco. Ils auraient lieu sur les bases officielles du mille et du kilomètre de Maisons-Laffitte. Les concurrents auraient le droit de présenter six hélices différentes au maximum. Quant au moteur, il y aurait lieu de s'assurer, pour les essais, d'une source d'énergie constante, au moins pendant le parcours des bases. Il serait fourni aux concurrents les dimensions et le poids en charge de la coque, la surface immergée du maître-couple et un croquis coté de l'arrière du canot, ainsi que la puissance du moteur à différentes allures.

Un règlement sera élaboré sur ces bases et soumis à la Commission du yachting dans sa prochaine séance.

La Coupe des Voitures courue jeudi sur le circuit sicilien, distance 300 kilomètres, a été gagnée par Goure qui, sur voiturette « Léonsifs », 30, place Saint-Ferdinand, Paris.

AVIATION

En l'honneur des Wright. — Le capitaine Caldera s'envole tout seul. — Choses et autres.

Le gouvernement américain a fait frapper pour Wilbur et Orville Wright deux médailles d'or.

Elles leur seront remises par M. Taft, président des Etats-Unis d'Amérique, au cours d'une réception grandiose que la ville de Dayton (Ohio) prépare pour le mois de mai aux deux célèbres aviateurs.

Wilbur Wright et Orville étaient hier à Paris. Ils partiront pour Le Mans aujourd'hui où un banquet d'adieu sera donné en leur honneur.

Dans les frères Wright se rendront en Angleterre ; puis, ayant fait pris de l'air les vols qu'on attend de lui, Wilbur, accompagné d'Orville et de sa sœur miss Catherine, retournera au pays natal.

Il en reviendra en 1910 pour reprendre en France, qui lui fit l'accueil qui décida de sa gloire personnelle et du triomphe de ses idées, la série de ses magnifiques expériences.

Que reste-t-il des critiques formulées contre l'aéroplane Wright. Il était instable ; il était d'un maniement difficile ; le conduire était une acrobatie.

Or, en quelques leçons, le comte de Lambert, M. Paul Tissandier, le capitaine Lucas-Gardville ont appris ; Wright, avant de quitter Rome, y a, en quelques jours, formé un quatrième élève, le capitaine Calzavara qui hier, à tout seul, a exécuté un vol de 10 minutes.

De l'automobile à l'aéroplane ; Rougier, qui s'illustra comme conducteur aux courses d'automobile, s'est mis à l'aviation. Il a déjà, au-dessus du terrain d'Issy-les-Moulineaux, exécuté de fort belles envolées.

A Provins, le colonel du 2^e dragons a au Peugot » a fait le parcours en 6 h. 48 m.

